

GLOSSAIRE (H56)

ANDERS Günther (1902-1992), est connu pour être un essayiste critique de la technologie et un pionnier du mouvement antinucléaire. Cousin du philosophe Walter Benjamin (1892-1940), il est aussi le premier époux d'Hannah Arendt (1906-1975). Fuyant l'Allemagne nazie, il part aux États-Unis où il fréquente les exilés de l'école de Francfort, qui le sensibilisent à l'aliénation de la société marchande américaine. Il rentre en Europe en 1950, refuse plusieurs postes universitaires, participe au Tribunal Russell-Sartre qui dénonce la guerre du Viêt Nam (1967). Consterné par le manque de conscience de ses contemporains, il essaie de les alerter par des ouvrages aux titres provocateurs comme « *Nous, fils d'Eichmann* », « *Hiroshima est partout* » ou « *Le Temps de la fin* ». Convaincu que « *l'humanité est en sursis* », il appelle après le drame de Tchernobyl à changer de politique, car « *les manifestations ne suffisent plus* ».

« En nous retirant la parole, les postes de radio et de télévision nous traitent comme des enfants et des serfs. [...] Rien ne nous aliène à nous-mêmes et ne nous aliène le monde plus désastreusement que de passer notre vie, désormais presque constamment, en compagnie de ces êtres faussement intimes, de ces esclaves fantômes que nous faisons entrer dans notre salon d'une main engourdie par le sommeil – car l'alternance du sommeil et de la veille a cédé la place à l'alternance du sommeil et de la radio – pour écouter les émissions au cours desquelles, premiers fragments du monde que nous rencontrons, ils nous parlent, nous regardent, nous chantent des chansons, nous encouragent, nous consolent et, ne nous détendant ou nous stimulant, nous donnent le la d'une journée qui ne sera pas la nôtre. Rien ne rend l'auto-aliénation plus définitive que de continuer la journée sous l'égide de ces apparents amis : car ensuite, même si l'occasion se présente d'entrer en relation avec des personnes véritables, nous préférons rester en compagnie de nos portable chums, nos copains portatifs, puisque nous ne les ressentons plus comme des ersatz d'hommes mais comme de véritables amis ». **Incroyable actualité de ces lignes ... écrites en 1956.** Cf. *L'Obsolescence de l'homme*, tome 1 : *Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Ivrea et l'Encyclopédie des Nuisances (1956) 2002, ici pages 125 et 148 ; *L'Obsolescence de l'homme*, tome 2 : *Sur la destruction de la vie à l'époque de la*

troisième révolution industrielle, Éditions Fario 2011 ; *La Violence : oui ou non. Une discussion nécessaire*, Fario 2014 ; et l'excellente présentation de Christophe David, pages 29/ 44, dans **Radicalité – 20 penseurs vraiment critiques**, L'échappée 2013 ...

ANDROPOV Iouri Vladimorovich (1914-1984), ambassadeur soviétique en Hongrie (1956), Secrétaire du Comité central de 1962 à 1967. Président du KGB (1967-1982), il relance la répression contre les dissidents, privilégie l'exil (goulag), l'assignation à résidence voire l'internement psychiatrique sous prétexte de « schizophrénie latente ». Il remplace Leonid Brejnev à la mort de ce dernier. Lucide sur la situation de l'URSS, sa première orientation a été de purger le PCUS de ses éléments mafieux ! Cf. KOZOVÓĽ Andreĭ, *La chute de l'Union soviétique (1982-1991)*, Tallandier 2011 ; LEWIN Moshe Lewin, *Le siècle soviétique*, Fayard-Le Monde diplomatique 2003 ; VAISSIE Cécile, *Pour votre liberté et pour la nôtre – Le combat des dissidents de Russie*, Robert Laffont 1999 et SEBESTYEN **249/ 251** ; 322 ; 338 et GIRAUD 803 ...

AVO (Allamvieldelmi Osztyal/ Section de Défense d'Etat), Police politique hongroise, rattachée en 1946 au ministère de l'Intérieur, devient AVH (Autorité de la Défense d'Etat) en 1949. Ses agents se reconnaissaient aux revers bleus de leur uniforme, d'où leur surnom « les Bleus ». Situé à Budapest au 60 de l'avenue Andrásy de Budapest, le siège de l'AVH – dans l'ancien bâtiment du parti hitlérien des Croix fléchées – était pourvu de salles de torture et d'une salle de potences. [« Symbole tout à fait involontaire mais ô combien parlant : l'adresse « Andrásy út 60 », siège et lieu de torture de l'AVH, qui en est devenu le synonyme passé dans le langage courant, dont la seule évocation suscitait la peur, avait été, avant et pendant la guerre, le lieu de torture des Croix fléchées de Szálasi ! » (KALDY 35) Depuis février 2002, ce lieu est devenu un musée : la « Maison de la terreur ». Il a été créé par le gouvernement ultraconservateur d'Orbán, qui dirige avec le Fidesz (Union civique hongroise) une coalition de « libéraux », nostalgiques de l'époque fasciste de l'amiral Horthy. « Mme Schmidt dirige la Maison de la Terreur de Budapest, l'un des musées les plus visités de Hongrie. L'institution martèle sur trois étages l'idée fixe de sa directrice : la Hongrie a subi au XXe siècle la tyrannie de deux régimes politiques comparables, le nazisme et le communisme. Financé par le premier

gouvernement de M. Orbán, ce musée a reçu les éloges du *New York Times* : « Conçu par un décorateur de Hollywood, il utilise des instruments de torture ainsi que des portraits terrifiants de Staline souriant pour asseoir sa thèse » (page 28, Jean-Baptiste Malet, *Monde diplomatique de mai 2021*)] « Les troupes d'occupation avaient été immédiatement suivies en Hongrie par les « experts politiques » du NKVD, qui procédèrent sans perdre de temps à la « réorganisation » des forces de sécurité. Celles-ci furent dès lors dirigées par un curieux mélange de la vieille vermine du régime de Horthy et de la nouvelle lie du Parti Communiste. Cette ordure humaine occupait une position privilégiée dans la société hongroise : alors que le salaire national moyen en 1956 était d'environ 1 000 forints par mois, celui des non-gradés de l'AVO était de 3 000 forints ; les officiers touchaient entre 9 000 et 12 000 forints par mois. Ils étaient tous cordialement détestés par le peuple hongrois. » (ANDERSON 35) « Rien n'a causé plus de tort à la révolution que ces cas si souvent évoqués de vengeance de la foule tournés vers les officiers de l'AVO. [...] La justice expéditive n'était généralement que cela, l'œuvre d'un instant. « Une foule se formait spontanément, comme surgie de nulle part – des hommes, des femmes et même des enfants. Ils soulevaient en l'air une silhouette tremblante et terrorisée, hurlaient « tueur, tortionnaire, espion ! », puis ils pendaient leur victime à un poteau ou à un arbre. Une brève acclamation, puis tout le monde se dispersait très vite, sans échanger le moindre regard. » Personne ne sait au juste combien d'officiers de l'AVO ont été assassinés lors de ces agressions vengeresses. [...] La meilleure estimation dont on dispose se situe entre 90 et 100 lynchages. » [...] Le général Király déplorait ces lynchages mais il maintenait que « la révolution n'était pas caractérisée par la brutalité. Si vous pensez aux milliers de personnes qui ont péri sous le règne de Rákosi, aux centaines de milliers qui ont été internées ou emprisonnées, la violence contre les oppresseurs est restée très limitée. » Cf. pages 566 GIRAUD et 61/67 ; 271/ 280 SEBESTYEN ; voir aussi Emmanuel DROIT, *Les polices politiques du bloc de l'Est*, Gallimard 2019 ; en hongrois et allemand György Gyarmati, *A politikai rendőrség a Rákosi-korszakban* [La police politique à l'époque de Rákosi], Pécs, Pécsi Tudományegyetem 2002. Voir aussi *A Belügyminisztérium Kollégiumának ülései, 1953-1956* [Les séances du Collège du ministère de l'Intérieur], vol. I-III (textes réunis par Kajári Erzsébet, éd. György Gyarmati, Katalin S. Varga), Budapest, Állambiztonsági Szolgálatok Történeti Levéltára, 1999-2006 ; et les photos dans

CASOAR (14/ 15 ; 224/ 233 sur le « massacre des AVOS ») et LESSING ...

BIERUT Bolesław (1892-12 mars 1956), dirigeant suprême de la République populaire de Pologne, surnommé « le Staline polonais ». En 1933, il fut condamné par les tribunaux polonais du régime mis en place par Pilsudski à 10 années de détention, avant d'être gracié en 1938. Curieusement, ce séjour en prison lui sauva la vie, car il échappa ainsi aux « purges » du moustachu qui liquida vers 1937 la totalité des dirigeants du PC polonais (qui comptait environ 30 000 membres sur une population de 35 millions d'habitants). Avec Jakub Berman (du Politburo du Parti ouvrier unifié polonais, le POUP, en polonais *Polska Zjednoczona Partia Robotnicza*, PZPR), responsable des services de Sécurité intérieure, **ils organisent la vague d'arrestations, de tortures et d'exécutions de milliers d'anciens membres de la Résistance polonaise « AK »** (*Armia Krajowa*, « Armée de l'intérieur ») ayant survécu à la guerre ...

BONE Edith (1889–1975), fille d'avocat hongrois, elle obtient son diplôme de médecine en 1914 et découvre, atterrée, les terribles conditions sanitaires réservées dans les hôpitaux aux « hommes du rang » pendant la Première Boucherie mondiale. Elle rejoint alors le Parti bolchevique à Petrograd, et en 1918, commence à éditer la version anglaise du magazine *Communist International*. Elle sillonne ensuite l'Europe et se fixe à Berlin de 1923 à 1933. Elle revient s'installer en Grande-Bretagne dès 1933, lorsque les nazis ont pris le pouvoir. En 1936, elle et son amie Felicia Browne (1904 – 1936) se rendent en Espagne pour assister aux Olympiades populaires (programmées à Barcelone du 19 au 26 juillet, et organisées en protestation contre la tenue des JO à Berlin). L'événement est annulé en raison du soulèvement franquiste. Bone a participé à la création du Parti socialiste unifié de Catalogne (PSUC) à Barcelone. Elle retourne en Hongrie après le Second Conflit impérialiste, travaille comme traductrice, mais souhaite repartir au plus tôt après l'accession de Rákosi au pouvoir. Arrêtée à la porte d'embarquement de l'aéroport Ferihegy, elle est jetée en cellule où elle va croupir pendant 7 ans. Femme de caractère, elle se fabrique un boulier, un calendrier et des lettres d'alphabet avec de la mie de pain. Par la suite, on l'autorise à avoir des livres et un stylo. A l'occasion, elle étudie le grec et les mathématiques. Quand les révolutionnaires investissent la prison centrale de Budapest, ils

faillirent même l'oublier. » Elle rentre alors définitivement en GB. Cf. SEBESTYEN page 284 ; B. E., *Seven Years Solitary*, Bruno Cassirer Ltd 1966 ; HARRIS Michael, *Solitude – In Pursuit of a Singular Life in a Crowded World*, Random House Books 2017 ; MARTIN Simon, *Conscience and Conflict – British Artists and the Spanish Civil War*, Pallant House Gallery 2014 ...

BUBER-NEUMANN Margarete (1901-1989), militante communiste qui travaille d'abord (1928) à *Inprecor* [acronyme d'**I**nternational **P**ress **C**orrespondance, originellement créé par la IIIe Internationale, permettant aux communistes russes de lire documents et théories de leurs camarades étrangers. Les staliniens ferment *Inprecor* en juillet 1938. Le titre est cependant repris par des trotskistes de La Quatrième Internationale.]. Elle vit ensuite avec Heinz Neumann, l'un des leaders du Parti communiste allemand. Avec l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, ils doivent se réfugier à Moscou (1935). En 1937, Heinz Neumann est victime des Grandes Purges staliniennes. Margarete est arrêtée à son tour en juin 1938. Lors d'un simulacre de procès, condamnée, elle passe deux années dans un goulag du Kazakhstan dans d'atroces conditions. En 1940, lorsque Staline livre à l'Allemagne nazie les communistes allemands réfugiés en Union soviétique, Margarete Buber-Neumann est extradée et internée au camp de concentration de Ravensbrück. Elle va y passer cinq ans et se lier d'amitié avec l'ethnologue française Germaine Tillion, la journaliste tchèque Milena Jesenska. Elle est également secrétaire de la responsable nazi Johanna Langefeld (Cf. « Johannes Schwartz – Les marges de manoeuvre de trois gardiennes SS dans le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück », dans Pierre TRUCHE (ed.), *Juger les crimes contre l'humanité, 20 ans après le procès Barbie*, ENS Éditions 2009). En avril 1945, la direction du camp libère un grand nombre de détenues. Margarete Buber-Neumann entreprend un périple à pied, pour éviter l'armée soviétique, et rejoindre sa famille en Bavière. En 1949, elle témoigne lors du **procès Kravchenko** et son récit, établissant un parallèle entre camps soviétiques et camps nazis, en représente l'un des temps forts, car, pour la première fois, un témoin rescapé d'un camp de déportés politiques soviétique portait un témoignage direct. Par la suite, une intense campagne est menée à l'échelle internationale contre son témoignage. (Cf. BUBER-NEUMANN Margarete, *Prisonnière de Staline et d'Hitler – Déportée en Sibérie*, vol. I, Seuil 1949 ;

Prisonnière de Staline et d'Hitler – Déportée à Ravensbrück, vol. II, Seuil 1988 ; *La révolution mondiale. L'histoire du Komintern (1919-1943) racontée par l'un de ses principaux témoins*, Casterman 1971 ; LEVY René, *Margarete Buber-Neumann – Du goulag à Ravensbrück*, L'Harmattan 2015 ; ISRAEL Liora, « *Un procès du Goulag au temps du Goulag ? – L'affaire Kravchenko (1949)* », Critique internationale 2007 (n° 36), pages 85 à 101 : <https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2007-3-page-85.htm>) ...

CASOAR Phil, né en 1956, est un journaliste français proche du mouvement libertaire. Avec Stéphane Callens, il dessine *Les Aventures épatantes et véridiques de Benoît Broutchoux* [Le Dernier terrain vague 1979 ; Éditions Humeurs Noires & CCL – Imprimerie du 22 mars (Bruxelles) 1993 ; Actes Sud 2010 - Cf. *La rage de lire* (Pierre Desgraupes) extrait de 5 minutes, du 28 janvier 1981]. Il est l'auteur de documentaires (*Ortiz, général sans dieu ni maître*) et éditeur-préfateur des œuvres autobiographiques d'Arthur Koestler. Avec JP Jeunet, il tient pendant plusieurs années une rubrique sur le cinéma d'animation dans Charlie Mensuel sous le pseudonyme collectif de « Rivoire et Carret ». Il a conçu l'album du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, d'*Un long dimanche de fiançailles*, et celui des **Héros de Budapest** : « Dans un numéro de Paris Match de novembre 1956, il y avait un garçon en armes et une fille avec un pansement sur la joue qui souriaient. Cette image avait été attribuée à Jean-Pierre Pedrazzini, élégantissime reporter, tout en sourires et en panache, qui fut blessé à mort pendant l'insurrection de Budapest. Phil Casoar et Eszter Balázs sont partis pendant six ans à la recherche de ces deux héros de la rue hongroise. Ce qu'ils rapportent de leur quête passionnée ? Le roman des deux gavroches de 56, *Les Héros de Budapest*, des histoires de vies et de rêves, plus ou moins longtemps tenus sous le souffle de l'Histoire, puis abandonnés dans cette mer des surprises qu'on appelle le quotidien. Phil Casoar tient d'une plume vive ce journal de six ans. Son récit, illustré de photos et de croquis, se dévore comme un livre d'aventures modernes, avec des tragédies, des disparitions, d'innombrables surprises, des révélations, des quiproquos, et même quelques vieux airs de rock'n'roll (Elvis Presley 1956). Leur Toison d'or, c'est la poussière du temps, où s'impriment souvenirs et regrets. Des ombres passent. Des mystères demeurent. Victor Hugo semble parfois cheminer à leurs côtés, celui des Misérables, qui s'intéressait aux êtres tombés « dans le gouffre de l'Inconnu

social ». Phil Casoar était parti pour nous raconter l'histoire d'une photo, et il nous dit comment les hommes vivent. Applaudissements. » (Daniel Rondeau, « Les gavroches de Budapest », *L'Express* du 2 novembre 2006 ; cf. aussi Freddy Gomez, *Les enfants perdus de Budapest*, *Le Monde libertaire* (n°1456) du 23 novembre 2006, page 20 ; *Un entretien avec Phil Casoar*, *À contretemps* (n°8) de juin 2002 : <http://plusloin.org/acontretemps/n8/LMV-entretiCasoar.pdf>) ...

Combattants de la Liberté, « Pour Jenő Sujánszky, l'Octobre hongrois reste cette révolution extraordinaire où, dans un même élan, des gens comme lui, catholique et patriote mais aussi épris de justice sociale, s'étaient retrouvés du jour au lendemain au coude à coude avec des ouvriers communistes qui venaient de déchirer leur carte de Parti, pour se battre contre l'occupant soviétique et la police secrète. [...] Parmi les acteurs de la révolution, on peut distinguer en gros deux factions : d'une part les intellectuels de gauche, écrivains, professeurs, étudiants, généralement partisans d'Imre Nagy, le leader communiste réformateur qui voulait transformer le système de l'intérieur, et finit par se dresser contre ses maîtres moscovites ; ce sont souvent ces intellectuels qui ont écrit l'histoire de la révolution hongroise. D'autre part, il y avait tous les anonymes de la base, jeunes ouvriers, soldats, artisans, employés, marginaux, généralement sans ligne politique définie : certains étaient des prolétaires communistes, désillusionnés par Moscou, croyant à une sorte de « troisième voie », un socialisme danubien indépendant de la tutelle soviétique. D'autres, comme János, issus de familles paysannes, étaient influencés par les vues de leur milieu, traditionnellement catholique et anticommuniste. Mais la plupart, politiquement incultes, étaient essentiellement animés par un sentiment viscéral de rejet du régime stalinien et de l'occupant soviétique. Mária Wittner, simple dactylo à l'époque, nous a dit qu'elle n'avait alors aucune idée politique : « *Ce n'est que plus tard, en prison, que j'ai commencé à réfléchir ...* » Enfin, dans les franges du mouvement, se trouvaient quelques nostalgiques du régime réactionnaire de l'amiral Horthy. » (CASOAR 116 et 108/ 109) ...

« Welcome to the Freedom Fighter 56 Oral History Project. As proud Hungarian-Americans, we are collecting your stories of 1956 to help commemorate the 50th anniversary of this heroic time : <https://freedomfighter56.com> ; voir aussi « *1956 Hungarian Revolution Freedom Fighters*, de **Tibor Cseley**, 325 Skyridge Dr - Atlanta

, GA - (770) 395-0426, in https://thewaythetruthandthelife.net/index/2_background/2-7_personal/2-7-1_don/2-7-1-5_don-time-line/1956/1956-tibor-cesley-freedom-fighter4.htm ou http://www.rev.hu/ords/f?p=600:2:::::P2_PAGE_URI:oha/az_inte_rjuk_jegyzeke...

Conseils ouvriers : « Au rapt du Premier ministre, le Conseil ouvrier national réagit avec fermeté. Il donna pour consigne aux usines d'arrêter la production jusqu'au retour d'Imre Nagy et au départ des Russes. La grève fut totale sur tout le territoire, aucune branche de l'industrie ne travailla, les bureaux, les écoles, les services étaient fermés en Hongrie. [...] Apprenant qu'il s'agissait de véritables soviets ouvriers, les Russes délèguèrent un colonel qui, accompagné de son interprète, prit part régulièrement aux délibérations et passa souvent ses journées en compagnie des délégués ouvriers. Le 23 novembre, un mois après le début de l'insurrection de Budapest, [...] Sandor Racz, le président du Parlement ouvrier, se leva et dit : « *Camarades interprètes, rassurez les officiers soviétiques ici présents. Ce n'est pas l'insurrection que la population de Budapest va recommencer. Mais ils verront quelque chose qu'ils n'avaient certainement jamais vu. A partir de maintenant, et pendant une heure, il n'y aura pas âme qui vive dans les rues de la capitale. C'est notre façon de commémorer nos morts tombés dans la bataille pour la liberté.* » Tout le monde se leva, entonna l'hymne national hongrois. Les officiers russes, main à la visière, saluèrent les martyrs de l'insurrection. » [...] Brusquement, les Russes mirent fin à ce jeu. Le 6 ou le 7 décembre, la présidence du Parlement ouvrier fut convoquée au GQG soviétique. Là le général d'armée Sérov leur fit connaître sa sentence. « *Terminé. Vous n'allez plus nous présenter des revendications bidon, ni perpétuer la grève. Estimez-vous heureux que je vous permette de sortir de cette pièce.* » [...] Le 19 [janvier], pendant la nuit, 2 000 personnes furent arrêtées à Budapest, dont des écrivains célèbres, des dirigeants ouvriers, des personnages estimés de l'opposition communiste. Cette même nuit, les sentences de mort furent exécutées en série dans la cour de Fo-utca. La terreur devint totale à Budapest. Les autorités soviétiques pouvaient souffler. » (KOPACSI pages 271/ 272) « La grève commença le matin du mercredi 24. [...] Partout, les travailleurs formaient des conseils : dans les usines, les aciéries, les centrales électriques, les mines, les dépôts de chemin de fer ; partout, ils discutaient à fond leurs

programmes et leurs revendications, partout ils prenaient les armes et, en bien des endroits, ils s'en servaient. [...] Les Conseils Ouvriers prirent en main la gestion des entreprises ... En Hongrie, ils furent engendrés par un mouvement populaire spontané et devinrent très vite les organes vivants de la démocratie naissante et les instruments efficaces de la révolution armée. [...] Une révolution n'est jamais « pure » ; à chaque fois, plusieurs tendances se font jour. La grande révolution de 1917 n'était pas pure : des fractions de la petite-bourgeoisie y combattaient côte à côte avec les ouvriers et paysans pauvres ; il y avait même des éléments qui étaient indignés par l'incapacité du tsar à mener victorieusement la guerre contre l'Allemagne. [...] Le niveau de conscience politique atteint par les travailleurs hongrois était vraiment étonnant. Pendant 12 ans, tous les moyens de propagande avaient été utilisés pour leur bourrer le crâne de mythes et de dogmes sur l'infailibilité du parti et sur son droit à diriger « au nom de la classe ouvrière ». [...] Les discours les plus « révolutionnaires » ne pouvaient remplacer la réalité de leur vie quotidienne, tant dans le domaine de la production que dans la société en général. La réalité, bien que voilée par une propagande incessante, avait maintenu leur instinct de classe en éveil. [...] Le Conseil de Miskolc n'était pas opposé à Nagy, mais au contraire : il proposa qu'il soit le premier ministre d'un nouveau gouvernement. Mais cela ne l'empêcha pas de faire exactement le contraire de ce que voulait Nagy ; quand celui-ci supplia les rebelles de déposer leurs armes et de reprendre le travail, le Conseil de Miskolc créa des milices ouvrières, poursuivit la grève en l'élargissant et s'érigea en gouvernement local indépendant du pouvoir central. En fait, il n'était prêt à soutenir Nagy que dans le cas où celui-ci aurait mis en application un programme révolutionnaire. Ainsi, quand Nagy introduisit des représentants du Parti des Petits Propriétaires (Zoltán Tildy et Béla Kovács) dans le gouvernement, le Conseil réagit violemment. [...] « Tous ces politiciens qui se sont vendus aux Soviets ne doivent pas avoir leur place dans le gouvernement ... » [...] A Győr, à Pécs, dans la plupart des autres grandes villes, il semble que la situation ait été la même qu'à Miskolc. C'était le Conseil Ouvrier qui dirigeait tout ; il armait les combattants, organisait le ravitaillement, présentait des revendications politiques et économiques. On peut se faire une idée de ce qu'étaient réellement les Conseils Révolutionnaires en jetant un coup d'œil sur celui de Győr. Son quartier général était établi à l'Hôtel de ville. A toutes les heures du jour, pour ainsi dire, la place où se dresse celui-ci était remplie de

groupes de gens intensément engagés dans des discussions souvent animées. Il y aura toujours, dans toute révolution menée par la base, énormément de débats, de discussions, de vacarme, de bousculades, de polémiques, d'excitation et d'agitation. [...] De nombreuses délégations réclamaient des camions pour une attaque massive sur Budapest, afin de desserrer l'étreinte de l'Armée Rouge sur « les combattants de la liberté ». Certains membres du Conseil estimèrent que cela aurait compromis le succès de la révolution : il fallait utiliser tous les camions disponibles pour le transport des vivres destinés aux habitants de Budapest. [...] Faut-il encore se demander pourquoi la presse et les « leaders » occidentaux ont multiplié les efforts pour dénaturer le sens de cette révolution, en la présentant comme un simple soulèvement « national » ? Il y avait certes des aspects nationalistes, mais ils ont été extrapolés du contexte et on leur a donné un relief et une importance qu'ils n'avaient absolument pas. » (ANDERSON chapitre 7 « Les Conseils ouvriers »)

« Alors que le gouvernement ne maîtrisait plus rien, les conseils, seul pouvoir face à l'Armée rouge, ont « demandé » au gouvernement, souvent « exigé » le contrôle ouvrier, la dissolution du Parlement, la constitution d'un nouveau gouvernement, l'arrêt de l'avancée des troupes russes, etc. ! Ces revendications, ils pouvaient les mettre en œuvre. Ce gouvernement, ils l'avaient matériellement mis à bas ... *mais ne lui avaient pas dit*, ne se l'étaient pas dit, avoué. Il n'y eut donc pas de tentative pour « prendre » le pouvoir, ou abattre toute forme de pouvoir (pas de proclamation d'une république des conseils). Majoritairement, les conseils ont « voulu » un gouvernement socialiste (où seraient représentés les travailleurs) sous la direction du pas trop stalinien Nagy. Ils se sont majoritairement empêtrés dans un front national anti-Russes allant de la classe ouvrière aux bureaucrates « libéraux » en passant par les sociaux-démocrates et le parti des petits propriétaires. [...] Le cadre national [« *Ce n'est pas pour rien que les bourgeois ont parlé de 1848 à propos de la Hongrie. Effectivement, **l'impérialisme russe a tué l'internationalisme et ramené le mouvement ouvrier plus de 50 ans en arrière.*** » Lettre de Henry Chazé à Henri Simon, 14 octobre 1958 ...] et démocratique dans lequel s'enfermait la lutte ne pouvait que l'enrayer, favoriser l'action de ses ennemis. Il n'y eut pas non plus la volonté de bâtir une nouvelle société, mais juste de rendre celle-ci plus démocratique, plus libre, plus autogérée, etc. [...] Les conseils ouvriers, forme d'organisation alors spontanément

privilegiée par le prolétariat, ont assuré le ravitaillement de la population, le fonctionnement des hôpitaux, la distribution d'armes, l'organisation de la résistance. La constitution des conseils ouvriers, l'absence d'une organisation (hiérarchisée, pour orienter la lutte) ont fait la force du mouvement (les Russes, désorientés, essayaient bien d'arrêter ceux qu'ils prenaient pour les dirigeants des conseils afin de décapiter le mouvement, mais ils étaient aussitôt remplacés). Une fois de plus était prouvé que les chefs et les patrons ne sont pas nécessaires. Mais les méthodes ne sont pas tout. Une fois de plus, comme en Espagne en 1936, on voit bien que la prise du pays, des moyens de production et de distribution est une condition nécessaire, mais pas suffisante, pour la réussite de la révolution. Tant que restent intacts l'Etat et le pouvoir politique, tout reste à faire. » (SIMON 279/ 280) ...

DJILAS Milovan (1911-1995), membre du Comité central du parti communiste yougoslave (1938), il est chargé d'organiser la résistance au Monténégro. Chef de l'agit-prop, il devient en 1953 l'un des quatre vice-présidents du pays. En 1954, il est exclu du gouvernement et du parti pour « déviationnisme bourgeois ». Il a fait paraître à l'étranger *la Nouvelle classe dirigeante* (Plon 1957) ; *Conversations avec Staline* (Gallimard 1962) ; *Une guerre dans la guerre – La révolution de Tito (1941-1945)*, R. Lafont 1980 ; ce qui lui vaut plusieurs emprisonnements. Cf. sa biographie **page 104/ 106, in DERENS ...**

DULLES John Foster (1888-1959), républicain, secrétaire d'Etat des USA entre 1953 et 1959 du gouvernement Eisenhower, qui a pondé la notion de refoulement (« rollback ») de l'URSS. Avec son frère Allen, directeur de la CIA, ils renversent en 1954 le président du Guatemala Jacobo Arbenz et le remplacent par une junte militaire dirigée par le colonel Castillo Armas. Ils étaient actionnaires principaux de l'UFC, société influente dans les « républiques bananières » d'Amérique centrale. Cf. GROSE Peter, *Opération Rollback – America's secret war behind the iron curtain*, Mariner Books 2001 ; *Gentleman Spy – The Life of Allen Dulles*, Houghton Mifflin 1994 ; CHOMSKY Aviva, *West Indian Workers and the United Fruit Company in Costa Rica, (1870-1940)*, Louisiana State University Press/ Baton Rouge 1996 ; ANTOINE Charles, « Guatemala, l'affaire Pellecer », *Etudes*, mars 1999 :

<https://www.monde-diplomatique.fr/1999/05/MADELIN/2952>) ...

DUDÁS József (1912-1957), un des principaux leaders de l'insurrection, dont les groupes de combattants ont occupé plusieurs bâtiments stratégiques dans Budapest : « En milieu d'après-midi, escorté d'un certain nombre de personnalités du Comité révolutionnaire des intellectuels qui voulaient lui faire rencontrer Nagy, Jozsef Dudas arriva au Parlement avec sa femme qui lui servait de secrétaire. L'objectif de celui qui se présentait comme le chef des insurgés était d'obtenir la dénonciation du Pacte de Varsovie et la proclamation officielle de la neutralité de la Hongrie, à l'exemple de l'Autriche. [...] *La révolution est victorieuse, dit-il en substance, le système du parti unique est aboli. Mon gouvernement reposera sur le principe de la coopération démocratique qui a été celui de la coalition gouvernementale de 1945 ; cette révolution a été pure et honnête, il dépend maintenant de vous de préserver définitivement son succès. L'ordre doit être restauré, et cela ne peut être mieux accompli que par ceux qui ont soutenu le plus fort des combats.* [...] Qu'il y ait eu rapport de forces entre les deux chefs, c'est certain, mais ils furent cependant assez politiques, l'un et l'autre, pour s'entendre sur un communiqué commun [...] : « Le 30 octobre, à 18h, des premiers contacts ont été pris entre le Premier ministre Imre Nagy et des représentants des révolutionnaires armés combattant pour la liberté, le Comité National Révolutionnaire, les intellectuels révolutionnaires, et les étudiants. Jozsef Dudas était le porte-parole des Combattants pour la Liberté. Les conversations se sont déroulées dans une atmosphère amicale, et il a été décidé que le Premier ministre présenterait les propositions des Combattants pour la Liberté au gouvernement. » Ce communiqué fut diffusé 2 fois, à 8 minutes d'intervalle, par Radio Kossuth Libre qui était désormais sous la direction de Losonczy. [...] Cette rencontre du Parlement se traduira lors du procès de Nagy par l'accusation suivante : « *La poignée de main souillée de sang d'Imre Nagy et de Donath avec Jozsef Dudas, l'un des personnages les plus infâmes de la contre-révolution ...* » [...] Pour Radio Moscou, le promoteur de cette « terreur blanche » n'était autre que Jozsef Dudas. Mais même si l'autoproclamation de Dudas comme chef du principal groupe de Combattants de la Liberté reste énigmatique, les différents portraits qu'ont dressé de lui les journalistes étrangers (y compris les journalistes communistes) infirment tous cette image de « chef

fascisto-trotskiste de la contre-révolution » fabriquée de toutes pièces par Moscou à partir de quelques traits – vrais – de l'homme : l'orgueil, le goût du spectaculaire et l'ambition. » (GIRAUD 412/413 ; **442/ 445** ; **546-548** ; 568/ 570 ; 748 ; et SEBESTYEN 260/264) ...

EISENHOWER Dwight (1890-1969), général américain, 34^e président US pour deux mandats (1953-1961). Il supervise le cessez-le-feu en Corée, lance la course à l'Espace, le développement de l'armement nucléaire ainsi qu'un réseau important d'autoroutes. En septembre 1957, il signe le « Civil Rights Act », étape décisive dans le processus de lutte contre la ségrégation. En fin de mandat, son discours (17 janvier 1961) est resté célèbre en raison de sa mise en garde contre le « complexe militaro-industriel », qu'il avait lui aussi contribué à développer ! Cf. <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1846> ; ANDERSON David, *Trapped by Success : The Eisenhower Administration and Vietnam, 1953-61*, Columbia University Press 1991 ; NICHOLS David, *Eisenhower 1956 : The President's Year of Crisis - Suez and the Brink of War*, Simon and Schuster 2012. Et aussi : « Alors qu'en 1989, l'URSS devait regarder s'éloigner ses pays frères sans chercher à les retenir, en 1956, la conservation de ses possessions impériales était encore une priorité d'ordre national et idéologique. Du point de vue de Nikita Khrouchtchev et des autres potentats communistes de Moscou, ils avaient fait à Budapest le « bon » choix, ou du moins le plus prévisible. Il avaient acheté du temps, au prix du sang. [...] Le général et président Eisenhower et son secrétaire d'Etat, l'austère John Foster Dulles, inspirent aujourd'hui le respect en Amérique. La révolution hongroise ne fut pas leur heure de gloire. Elle coïncida avec la dernière semaine de campagne du président pour sa réélection et avec la crise de Suez. Eisenhower considérait l'Egypte comme plus importante que la Hongrie, peut-être à raison. Ce qui laisse toutefois perplexe, c'est son pharisaïsme avant le soulèvement. Tout au long de sa présidence, ses conseillers et ses spécialistes en communication avaient battu l'estrade sur l'air de : « *Il faut libérer les peuples captifs emprisonnés derrière le rideau de fer et refoulé le communisme.* » La CIA avait dépensé des millions de dollars en propagande pour diffuser l'évangile de la démocratie. Mais quand les révolutionnaires eurent besoin d'aide, Washington s'en lava les mains. » (SEBESTYEN 23) ...

FEJTÖ François (1909-2008) est un journaliste et historien d'origine hongroise, spécialiste de l'Europe de l'Est. Après des études littéraires à l'université de Pécs puis à celle de Budapest – où il côtoie Slaves, Allemands et Italiens – il se lance dans l'action politique. En 1932, il est condamné à un an de prison pour avoir organisé un cercle universitaire d'études marxistes. En 1934, il adhère au Parti social-démocrate de Hongrie et devient un contributeur actif du quotidien *Népszava* et de la revue *Szocializmus*. Il choisit de s'exiler en France (1938) où il participera à la Résistance. Dirigeant le bureau de presse de l'ambassade de Hongrie à Paris, il en démissionne à la suite de la condamnation en 1949 de Laszlo Rajk [Ministre de l'intérieur de la République de Hongrie (1946), responsable de la police politique du PC. Accusé de travailler à la restauration du capitalisme et à la remise en question de l'indépendance de la Hongrie, il est arrêté et va servir d'exemple pour les purges « anti-titistes » de Staline. Pendu en octobre.], ami d'enfance. Ce n'est qu'en 1989 qu'il retournera dans son pays natal à l'occasion des obsèques nationales d'Imre Nagy. Cf. ***Histoire des démocraties populaires***, Seuil (1952) 1992 ; *La Tragédie hongroise*, Pierre Horay (1958) 1998 ; *Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Perrin 2014 ; *1956, Budapest, l'insurrection*, Complexe (1984) 2006 ...

GARDE NATIONALE, « La tâche la plus urgente, aux yeux de Nagy, consistait à rétablir l'ordre. Des milliers de fusils restaient entre les mains des révolutionnaires. [...] Mikoyan, qui n'avait pas quitté la capitale, rappelait sans relâche à Nagy que les Soviétiques ne toléreraient pas que les combats se prolongent du côté des rebelles ou de l'armée hongroise. Il va falloir persuader les révolutionnaires de déposer les armes et les ouvriers de retourner au travail. [...] Sa stratégie visait à inciter les rebelles à se charger eux-mêmes du maintien de la paix. Sándor Kopácsi, qui avait rejoint les révolutionnaires dès le premier jour, se vit confier la mise en place d'une « garde nationale » unifiée composée de la police, des insurgés et de l'armée, autant d'entités qui, en théorie, avaient tous intérêt à ce que les combats ne reprennent plus. [...] (Il) fallait trouver le moyen de convaincre les combattants de la liberté d'unir leur destinée à celle de Nagy et de son gouvernement. Ce ne serait pas une tâche facile. Kopácsi avait déjà rencontré quelques chefs de groupes rebelles et il était inquiet. Loin de parler de paix, ces

derniers poussaient sans cesse plus loin leurs exigences. » (pages 258/ 260 SEBESTYEN) ...

GAZETTE LITTÉRAIRE (*Irodalmi Újság*), « sous le régime communiste, les écrivains n'existaient que pour servir le Parti en tant qu'« ingénieurs de l'esprit », selon la formule chère à Staline. Naturellement, aucune voix anti-communiste n'accédait jamais aux honneurs de la publication. Ces voix-là quittaient le pays, comme le romancier Sándor Márai, ou entraient en hibernation, dissimulaient leurs écrits, et gagnaient leur vie par d'autres moyens. Pourtant, les auteurs désireux et capables de servir ces maîtres communistes étaient dorlotés, traités comme des célébrités et se voyaient accorder de fortes récompenses. Beaucoup, parmi eux qui s'étaient opposés au fascisme, étaient des socialistes convaincus. D'autres coopéraient par ambition ou par instinct de survie, tandis que se créait une vaste bureaucratie de la littérature, appendice du Parti. [...] Leur complaisance fut quelque peu ébranlée quand, sous le gouvernement Nagy, des gens comme eux, des amis qu'ils avaient connus et admirés, revinrent à Budapest, l'air hagard, évoquant les tortures qu'ils avaient endurées en tant que prisonniers politiques. [...] « *Il est une question qui se pose par rapport à cette révolte intellectuelle*, explique le rédacteur en chef de la *Gazette littéraire*, Miklós Molnár. *On peut se demander pourquoi ce groupe, censément plus clairvoyant que l'homme de la rue, a eu besoin de chocs aussi violents avant d'arriver à reconnaître la véritable nature du système et de percevoir ce qu'un simple paysan ou un conducteur de train savaient depuis des années.* » Quoi qu'il en soit, les lecteurs, uniquement nourris de propagande communiste, voulaient enfin savoir ce que les meilleurs écrivains de ce groupe avaient à dire. La *Gazette littéraire* était tirée à 40 000 exemplaires, toutes les semaines. Elle se vendait chaque fois dans l'heure où elle atteignait les kiosques et s'échangeait ensuite de main en main, pour trois fois le prix de vente imprimé en couverture. [...] Les gens furent étonnés de constater la faible ampleur des représailles exercées contre les écrivains rebelles par un Rákosi naguère tout puissant. [...] Le 3 décembre [1955], Rákosi convoqua les meneurs de la Révolte des écrivains, provoquant une épreuve de force. Il insista pour qu'ils retirent leur pétition et se rangent à la ligne du Parti. [...] Ils refusèrent, ce qui parut à peine le surprendre. Rákosi n'avait plus qu'à ruminer, à attendre et à préparer une liste d'une dizaine d'écrivains qu'il arrêterait au

moment le plus approprié. Ce moment ne vint jamais. Avant qu'il ne puisse frapper ses ennemis, un drame se nouait à Moscou, qui devait le laisser politiquement infirme. » (SEBESTYEN 127/ 130) ...

GERÖ Ernő (1889-1980), participe à la première Révolution hongroise (1919), condamné à une lourde peine pour avoir organisé un appareil clandestin, il est « échangé » en 1924, à la demande de Moscou, contre d'autres prisonniers. Par rapport à l'état-major des communistes hongrois exilés après la défaite de 1919, c'est encore un homme jeune, sans vraies racines dans le pays natal. Mais c'est précisément ce type d'agent dont a besoin Staline. Tandis que Béla Kun et ses compagnons disparaissent, Gerö, lui, se promène comme émissaire du Komintern entre Vienne, Paris et Moscou. Acquis au bolchevisme dès l'âge de vingt ans, il poursuit jusqu'à 1956, une carrière de « révolutionnaire professionnel ». Courtois et plutôt timide, c'est un homme sérieux, dénué de tout intérêt pour les choses ordinaires de la vie. Étudiant en médecine à ses débuts, « *il en a gardé l'habitude de disséquer les problèmes avec la froideur du chirurgien. Mais dans sa manière de traiter les hommes, de les mépriser et de les haïr à l'extrême, de les écarter ou de les écraser sans scrupule au nom de l'Idée, il y avait aussi du moine et de l'inquisiteur* » (Zoltán Vas, *Ma Vie agitée*, Budapest 1980, pages 46/47). **Pendant la guerre d'Espagne**, il est l'homme de confiance de Moscou sur le terrain ; sous le pseudonyme de Pedro, **il se distingue par son attitude impitoyable, en particulier dans la lutte contre les militants du POUM et les libertaires de la CNT**. Arrivé en Catalogne dès août 1936, bénéficiant de la confiance de Staline, il veille aux destinées du PSUC, infiltre ses hommes aux postes clés de la police de la Généralité. C'est « probablement à son action et à ses directives que le PSUC doit d'avoir remporté sa première grande victoire sur le pouvoir « soviétique » - celui des « comités-gouvernements » - en obtenant la dissolution du Comité central des milices antifascistes de Catalogne et la formation d'un Conseil de la généralité présidé par Tarradellas. » C'est aussi l'un des meurtriers – en juin 1937 – d'Andreu NIN. [BROUE 169 et chapitre X] De retour à Moscou, Manouïlski le prend comme secrétaire politique. Il deviendra dès lors une sorte d'éminence grise du Komintern ; en contact quotidien avec la haute bureaucratie de l'État soviétique, il apprend à en connaître les moindres mécanismes. Mais, un beau jour de 1940, à la suite d'un nouvel échange avec le régime d'Horthy, débarque à Moscou

Rákosi, un chef historique qui a survécu « grâce aux prisons » hongroises. Après quelques hésitations, Staline, Dimitrov et Manouïlski décident que le leadership des affaires hongroises doit revenir à ce dernier, dont Gerö sera désormais l'éternel second. Après la victoire de Stalingrad, le Komintern est dissous (1943) et tous les communistes est-européens encore en vie à Moscou sont invités à préparer l'après-guerre sur une base « nationale », c'est-à-dire en suscitant des « fronts patriotiques » solidement tenus par le PC. La défaite nazi va permettre aux Rákosi et Gerö – comme à leurs homologues roumains, bulgares ... – de regagner, dans les fourgons de l'Armée rouge, les territoires libérés pour y agir comme bâtisseurs d'un nouvel ordre grâce aux liens étroits avec l'administration militaire soviétique. Durant les douze ans qui suivent, toutes les affaires importantes du parti passeront d'abord par Gerö sans qui, Rákosi, ne prendra aucune décision. Membre du bureau politique sans interruption jusqu'en 1956, il est aussi, à partir de 1952, premier vice-président du gouvernement. Déjà, depuis 1949, il a centralisé entre ses mains les affaires économiques et se considère comme le grand ouvrier du premier plan quinquennal du pays (1950-1954). Aussi, l'échec lamentable de ce plan démesuré lui sera largement attribué, ainsi que les troubles qu'auront provoqués l'industrialisation forcée et la chute du niveau de vie. Après la mort de Staline (1953), la nouvelle direction soviétique enjoint à l'équipe de Budapest de changer de politique économique. Convoqués à Moscou, Rákosi et Gerö sont âprement critiqués et la présidence du gouvernement est confiée à l'homme d'une autre politique, Imre Nagy. Mais Gerö conserve son poste au gouvernement et fait tout pour saper l'influence de Nagy. En juillet 1956, quand Moscou décide de se débarrasser de Rákosi, c'est même lui qui est choisi pour lui succéder à la direction du parti. Promotion fatale qu'il accepte sans se douter de ce qui l'attend. Ce « *choix absolument stupide, absurde, que celui de remplacer Rákosi par un stalinien tout aussi inflexible, impliqué dans tous les crimes de la période de terreur* » va précipiter les événements (SEBESTYEN 85/ 88, 144, 201, et GIRAUD 805) ...

GOMULKA Władysław (1905-1982), ouvrier à 14 ans, il adhère en 1921 au Parti socialiste polonais, puis au Parti communiste polonais clandestin en 1926. Elève à l'École internationale Lénine à Moscou, plusieurs fois emprisonné pour atteinte à la sûreté de l'État, il s'évade en septembre 1939. Participant à la résistance

polonaise, il est secrétaire du Parti ouvrier polonais (clandestin), puis secrétaire général de décembre 1945 à 1948. En 1945, vice-président du Conseil des ministres et ministre des « territoires recouverts », il définit « une voie polonaise vers le socialisme », rejetant la collectivisation des terres et préconisant la modération. Écarté pour « déviationnisme et nationalisme », il est exclu du PPR en septembre 1948. En décembre, PPR et PPS fusionnent, donnant naissance au Parti ouvrier unifié polonais (PZPR). Gomulka est libéré en 1954 et accueilli alors comme un « héros national ». Il est réhabilité à la suite de la proclamation de la « coexistence pacifique » et des « voies nationales vers le socialisme » par Khrouchtchev lors du XXe congrès du PCUS. La révolte ouvrière (juin 1956) de Poznań est brutalement réprimée, ce qui amène une nouvelle équipe dirigée par Gomulka au pouvoir. Ce dernier fait un discours à Varsovie devant une foule immense où il promet des réformes démocratiques. L'avortement est, par exemple, légalisé et gratuit. Mais dès 1959, Gomulka devient de plus en plus autoritaire, en particulier vis-à-vis des intellectuels. En décembre 1970, après les émeutes de la Baltique [Émeutes dans les villes côtières de Gdansk, Gdynia et Szczecin, provoquées par une augmentation soudaine des prix des denrées alimentaires et d'autres produits de première nécessité. Violamment réprimées par l'Armée et la milice polonaises, elles ont fait au moins 42 morts et plus de mille blessés.], il est remplacé par Edward Gierek. Cf. JOBERT Ambroise, *Histoire de la Pologne*, PUF 1965 ; BÜHLER Pierre, *Histoire de la Pologne communiste – Autopsie d'une imposture*, Karthala 1997 ; *L'Homme de fer*, film de 1981, d'Andrzej Wajda ; SINGER Daniel, *The Road to Gdansk – Poland and the USSR*, Monthly Review Press 1982 ; *L'Héroïne de Gdansk*, film germano-polonais (2006) de Volker Schlöndorff, sur **WALENTYNOWICZ Anna** (1929-2010), « stakhanoviste » puis syndicaliste polonaise dont le licenciement entraîne une grève massive à l'origine du syndicat NSZZ Solidarnosc, dont elle est la cofondatrice avec Walesa ; MARTOS Jean-François, *La Contre-révolution polonaise par ceux qui l'ont faite*, Champ Libre 1983 ; *Gdansk août 80 – Ecrits d'ouvriers et d'auteurs polonais*, La pierre de velours 1983 ...

Hémorragie : « L'écrasement de la révolte hongroise par les chars de l'Armée rouge n'a pas tué qu'à Budapest : à Paris, le 7 novembre 1956, trois jours après le début de l'intervention soviétique, deux

militants politiques et un syndicaliste trouvent la mort lors des violents affrontements à l'issue d'une manifestation de soutien à la révolution hongroise, qui a dégénéré en assaut donné au siège du Parti communiste français. [...] A Berlin-ouest, cette enclave du monde libre au cœur de l'empire soviétique, plus de 100 000 personnes manifestent au soir du 5 novembre pour réclamer « Liberté pour la Hongrie ». [...] Bientôt, les souffrances des Hongrois donneront aux Européens de l'ouest l'opportunité de manifester plus concrètement leur solidarité : près de **200 000 personnes traversent en quelques semaines la frontière** occidentale du pays, et les Autrichiens se mobilisent pour les accueillir décemment, avant que d'autres pays, la France, l'Allemagne, mais surtout le Canada ou les Etats-Unis, ne leur offrent un asile qui sera pour beaucoup définitif. [...] Face à cette communion dans l'indignation, les PC d'Europe occidentale restent inébranlables et saluent unanimement la décision soviétique de « porter secours » au peuple hongrois. [...] Dès le 31 octobre, l'intervention anglo-française en Egypte, autour du canal de Suez, avait offert une autre opportunité aux communistes pour détourner l'attention de la Hongrie et dénoncer ce qui constitue à leurs yeux la réelle « intervention impérialiste ». [...] Au-delà des cercles dirigeants, c'est l'ensemble du monde communiste qui est ébranlé. En GB, dans les mois qui suivent, le Parti perd plus de 70 000 adhérents, soit 20% de ses effectifs. En France, la CGT apparaît profondément divisée face à la question hongroise, et certaines de ses branches condamneront formellement l'intervention. **En 1957, plus de 200 000 personnes quitteront le PC italien, l'hémorragie la plus forte de son histoire.** [...] Pour beaucoup d'intellectuels membre des PC occidentaux, ou compagnons de route, déjà ébranlés par le XXe congrès et son « rapport secret » sur les crimes de Staline, Budapest fut le moment de vérité. « *Après la mise à nu du communisme soviétique, tout changeait. Nous étions responsables de ses crimes et de ses mensonges devant le peuple français* », écrit Pierre Daix dans ses mémoires. [...] En Angleterre, les intellectuels engagés dans la parution de la revue *The Reasoner*, qui réclame plus de démocratie au sein du Parti, publient le 4 novembre un article sur « La Fumée de Budapest ». L'article commence par ces mots : « *Le stalinisme a semé le vent, et maintenant la Hongrie récolte la tempête.* » Ils seront suspendus quelques jours plus tard, et quitteront le Parti le 14 novembre. En France, la liste de ceux qui rompent ou prennent leurs distances avec le Parti communiste sous le choc de

l'intervention de Budapest est encore plus impressionnante, et donne la mesure du pouvoir de fascination exercé jusque-là pour l'URSS et l'utopie communiste : parmi les plus célèbres à l'époque, Sartre, bien sûr, mais aussi Picasso, Vercors, ou Aimé Césaire ; parmi la génération montante d'intellectuels, François Furet, Alain Besançon, Emmanuel Leroy-Ladurie, Annie Kriegel, Max Gallo ... » (Nicolas Bauquet, « La Révolution vue de l'Ouest : le choc et l'impuissance », pages 228/ 239, in LESSING) ...

Humour : « Comme toujours en pareil cas, au-delà de la colère, les Hongrois inventèrent des plaisanteries – parfois sinistres – destinées à alléger quelque peu les souffrances qu'ils enduraient :

« Un secrétaire du Parti est prié d'effectuer une tournée de la Hongrie rurale. Il s'adresse à un vieux fermier, et lui demande : « Dis-moi, qui a créé le monde ? » Le vieux fermier sait qu'il n'y a qu'une seule réponse, mais n'ignore pas que cette réponse unique est aussi la mauvaise. Il commence à répondre à l'homme du Parti, qui le considère déjà d'un air exaspéré. Et puis il hésite. « Attends, camarade, fait-il, je n'ai pas terminé ma phrase. Donc, Dieu a créé le monde ... avec l'aide des experts soviétiques. » (SEBESTYEN 61) ;

« Le pays victorieux exige de pouvoir faire valoir ses droits au simple motif que le pays vaincu lui a déclaré la guerre », expliquait sans détour Vladimir Dekanozov, commissaire adjoint aux Affaires étrangères d'Union soviétique, lors d'une visite à Budapest. [...] La Russie prit le contrôle d'industries entières, en créant des sociétés possédées conjointement par les Russes et les Hongrois. István Ries, le premier ministre de la Justice de l'après-guerre, un socialiste, plaisantait avec un ami sur le contrat d'exploitation de la Compagnie de navigation soviéto-hongroise. « Vous savez, cet accord a été conclu sur un parfait pied d'égalité. Les Russes ont le droit de naviguer sur le fleuve, dans le sens amont et aval. Nous, nous avons le droit de la traverser. » (SEBESTYEN 41) ;

« Il existe encore 3 catégories de gens dans ce pays : ceux qui sont allés en prison, ceux qui sont en prison et ceux qui iront en prison. » (SEBESTYEN 81) ;

On racontait alors que Staline avait laissé à ses successeurs 3 enveloppes à ouvrir successivement en cas de difficultés. Lorsque la première a surgi, on a ouvert l'enveloppe qui donnait ce conseil : « *Mettez tout sur mon dos.* » Quand de nouvelles difficultés surgirent, on a ouvert la seconde enveloppe qui donnait ce conseil : « *Faites mieux que moi.* » Khrouchtchev ne résista pas au désir de décacheter la troisième avant de prendre son ultime décision dans l'affaire hongroise : « *Faites comme moi.* » (GIRAUD 11) ...

« Vous savez quand Jaruzelski a retiré ses lunettes noires ?
- Quand il a fini de souder la Pologne à l' URSS. » (ANTOINE 01)

« Tamás Mikes (lycéen en 1956), insiste quant à lui sur la spontanéité et la confusion du mouvement en 1956. Pour ce témoin, le dépeçage de la statue de Staline par les passants pendant cinq jours valait bien une élection, et la créativité du verbe se traduisit, lors de la mise à feu de la tête de la statue remplie de brochures du père des peuples, par la phrase : « *Ha lángész volt, akkor hadd égjen !* » [Puisque c'était un esprit flamboyant, qu'il brûle !]. Et d'évoquer le rétablissement de l'ordre sous forme d'historiette :

« – *Vois-tu ce Kovács [l'équivalent de Martin en France, NDLR], membre des croix-fléchées pendant la guerre, activiste de la police politique (ÁVO) de 1948 à 1953, maintenant il défile dans les rangs de la Milice kadarienne.*

Que veux-tu, répond l'autre, en Hongrie il n'existe qu'une seule race, il faut bien employer la même pour toutes les besognes.

Voilà ce qu'on appelle la consolidation en Hongrie » conclut Mikes. (in Budapest 1956 dans les collections de la BDIC – Sarolta Beneczra et Paul Gradwohl, Matériaux pour l'histoire de notre temps (n° 83) 2006) ...

HORTHY Miklós (1868-1957), aide de camp de l'empereur François-Joseph, promu amiral à 50 ans. Mais l'Empire austro-hongrois s'effondre et est démembré. La nouvelle Hongrie voit une « *République des conseils* » ne durer que 133 jours (21 mars/ 6 août) et s'effondrer lorsque des troupes roumaines, serbes et nationalistes appuyées par une mission française entrent dans la capitale début août. Une cruelle période de terreur blanche s'abat qui voit la répression de partisans réels ou supposés du régime,

viser particulièrement intellectuels et artistes, dont certains partent en exil. La majorité des commissaires du peuple et des activistes de la République des conseils étant d'origine juive, le prétexte est tout trouvé pour des exactions antisémites. Horthy demeurera régent pendant un quart de siècle. Il s'associe pourtant à l'attaque de l'URSS, ce qui va signer sa perte. Après la défaite allemande devant Stalingrad, l'armée hongroise présente en Russie est décimée et Horthy essaie de revenir à un semblant de neutralité. Hitler ne l'entend pas de cette oreille et la Hongrie est envahie début 1944 par l'armée allemande. Elle déporte la population juive et se livre à des exactions avec l'aide du parti nazi hongrois (Parti des Croix fléchées) qu'elle a porté au pouvoir. La suite est encore pire pour la malheureuse Hongrie qui subit, comme la Pologne, l'invasion de l'Armée rouge pour la « libérer » de l'emprise nazie. Horthy s'exile alors au Portugal où il finit paisiblement ses jours (SEBESTYEN 34/ 40) ...

Insurrection : comme les mots soulèvement, révolte, guerre civile, guérilla urbaine, terrorisme, émeute, révolution (nationale, mondiale), ce terme est à manier avec précaution. On peut le remarquer dans le titre à étages de KALDY : *Un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée* ...

KÁDÁR János (1912-1989), ministre de l'Intérieur communiste (1948-1951), il est emprisonné (1951-1954), torturé à l'issue des purges de Rákosi. Il rejoint le gouvernement « centriste » d'Imre Nagy le 25 octobre 1956, mais se retourne contre lui le 1^{er} novembre. Installé par les Soviétiques à la tête de la Hongrie après la répression, il demeure **chef du Parti jusqu'en 1988**. (SEBESTYEN 202/ 205 et GIRAUD 190/ 193 ; 806) ...

KOPÁCSI Sándor (1922-2001), chef de la police de Budapest de 1952 à 1956. Condamné à l'emprisonnement à vie pour avoir aidé l'insurrection. Amnistié en 1963, il émigre au Canada où il travaille comme mécanicien. Il écrit son expérience dans « *Au nom de la classe ouvrière* » ...

KHROUCHTCHEV Nikita (1894-1971), intègre le Comité central du Parti communiste d'URSS en 1934 et le Soviet suprême en 1937. A la mort de Staline, il devient premier secrétaire du Parti

communiste : « ... le pays était ruiné [...] les prisons étaient surpeuplées ». Khrouchtchev ajoute : « *il y a peu de lait, peu de beurre. Quel communisme s'il n'y a ni galettes, ni beurre ?* » Devant les dirigeants polonais, le 20 mars 1956, il s'écrie : « *Quel genre de socialisme est-ce quand on ne peut pas boire une tasse de lait supplémentaire ?* » et, portant inconsciemment un coup fatal à la « théorie » du socialisme dans un seul pays, dont il continue à se réclamer, il précise avec une nostalgie naïve « Quand j'étais mineur sous le capitalisme je pouvais boire autant de lait que je voulais ». Ainsi, 30 ans de « socialisme dans un seul pays » avaient fait régresser le niveau de vie du pays en deçà de l'époque tsariste. Mais, dans ce « socialisme » de la pénurie, de la pauvreté et de l'inégalité, les membres du Bureau politique depuis 1947 disposaient chacun de 3 voitures de luxe. » (Jean-Jacques MARIE, page 1021, in *Histoire globale des socialismes*) Lors du XXème Congrès du PC d'URSS, il brosse un bilan désastreux des années Staline. Pendant sept heures, il lit un rapport édifiant sur les "purges staliniennes" – auxquelles il a bien entendu participé ! Ces accusations provoqueront la scission avec le PC chinois de Mao qui défend la mémoire du moustachu. Khrouchtchev devient Premier ministre en 1958, mais ses réformes agricoles sont un échec, de même que sa politique étrangère. En 1964, fragilisé par la crise des missiles de Cuba, il est remplacé par Brejnev. Il est resté célèbre pour avoir fait ériger le mur de Berlin. Ce mur, officiellement appelé par le gouvernement est-allemand « mur de protection antifasciste » (*Antifachistischer Schutzwall*) est érigé dans la nuit du 12 au 13 août 1961 par la RDA pour mettre fin à l'exode croissant de ses habitants vers la RFA. Cf. KHROUCHTCHEV Nikita, *Rapport secret de Khrouchtchev sur Staline au XXe congrès du PCUS*, Ivrea 1970 ; MARIE Jean-Jacques, *Khrouchtchev : la réforme impossible*, Payot 2010 ; Rapport sur le culte de la personnalité et ses conséquences, présenté au XXe congrès du Parti communiste d'Union soviétique, dit *Le rapport Khrouchtchev*, traduction et présentation par Jean-Jacques Marie, Seuil 2015 ...

Klub Krzywego Kola (« Club de la roue tordue »), club de discussion libre, cercle d'intellectuels de gauche **polonais** fondé en 1954. Jan Józef LIPSKI (1926-1991), historien de la littérature en est le président de 1957 à 1959. Le prochain fondateur du KOR (« Comité de défense des ouvriers », 1976-1981), Jacek Jan KURON (1934-2004) prendra part à ses rassemblements. D'orientation

laïque, le club a des relations étroites avec des catholiques progressistes. Il devient rapidement un des foyers principaux de la « libéralisation » de la société. A partir de 1957 le régime cherche à l'affaiblir, à l'infiltrer et le liquide en 1962. Cf. DAUBENTON Annie, *La Pologne – Un pays dans la tête*, Encre 1983 ...

KUN Béla (1886-1938), un des principaux dirigeants de l'éphémère République des conseils de Hongrie (21 mars au 6 août 1919). Après l'échec de la révolution hongroise, Béla Kun a été un cadre influent de l'IC jusqu'aux années 1930. Il est victime des Grandes Purges de Staline. Cf. BROUE Pierre, *Histoire de la III^e Internationale*, Fayard 1999 ...

LOSONCZY Géza (1917-1957), journaliste, ami et proche conseiller de Nagy. Interné avec lui, il meurt d'avoir été nourri de force durant sa grève de la faim à la prison centrale de Budapest : « Au moment de la lecture des procès-verbaux, quelques jours avant le procès, nous autres inculpés nous lisions avec stupeur les réponses que Losonczy donnait aux questions des examinateurs : elles étaient identiques aux réponses rituelles que les inculpés étaient tenus de réciter dans les faux procès de Russie. « *Je reconnais être un espion à la solde de Josip Broz Tito et d'Eisenhower ; je reconnais avoir fomenté une contre-révolution fasciste contre mon peuple et contre l'armée de la glorieuse Union soviétique, patrie de tous les travailleurs du monde* », etc. [...] Losonczy n'était donc plus bon à rien, du moins pour Choumiline. Devant le tribunal, il allait donner des réponses farfelues dans le genre de celles que l'on ne voulait plus entendre, qui évoquaient d'intolérables souvenirs fleurant son faux procès à cent lieues. Le metteur en scène Choumiline trancha vigoureusement dans le vif. Le ministre d'Etat Losonczy devait disparaître pour contribuer au succès du procès Nagy ... » (pages 280/ 282 KOPACSI) ; cf. sa photo page 100 LESSING ...

MALÉTER Pál (1917-1958), officier de l'armée régulière durant l'entre-deux guerres. Pendant le Second Conflit impérialiste, il est l'un des gardes personnels de Horthy. En 1944, envoyé combattre sur le front russe, fait prisonnier, il rejoint alors une brigade de partisans soviétiques. Ralliant le MDP, il est promu en 1951 au grade de colonel et est chargé de l'entraînement de toutes les divisions blindées. Lors de l'insurrection, il commande les

principaux points de résistance. Nommé ministre de la Défense par Nagy, il négocie mais est enlevé par le KGB le 3 novembre 1956. Il est pendu en juin 1958, le même jour qu'Imre Nagy. Cf. VICTOR Sebestyen, *Twelve Days – The Story of the 1956 Hungarian Revolution*, Pantheon 2006, pages 18 ; 188/ 191 ; 233/ 234 ; 314 ; 343/ 353 ; et GIRAUD pages 184/ 189 ; 201/ 202 ; 264/ 265 ; 426/ 431 ; 494/ 496 ; 578/ 585 ; 631/ 643 ; 784/ 795 ...

MAGYAR KOMMUNISTA PART (Parti communiste hongrois de 1918 à 1948), qui devient **Magyar Dolgozók Pártja** (Parti ouvrier hongrois) – **MDP** – en 1948, de la fusion forcée du Parti social-démocrate et du Parti communiste, puis MSZMP (Parti socialiste ouvrier hongrois) en octobre 1956. Après l'intervention soviétique, il redevient parti-Etat jusqu'en 1989.

MESZ János, dit « *Jeannot jambe de bois* », un des chefs du groupe d'insurgés du passage Corvin, tué dans les combats qui suivirent l'intervention soviétique du 4 novembre. Cf. sa photo page 152 LESSING ...

MEFESZ (Fédération des associations d'étudiants des universités et collèges), reconstituée le 18 octobre. « En 1948, après 3 ans d'existence seulement, l'organisation des étudiants libres avait été contrainte de se saborder, mais son fantôme hantait encore une université livrée désormais à la DISZ devenue, selon l'expression consacrée chez les étudiants, l'« instrument aveugle d'organes supérieurs » (GIRAUD 18/ 26) ...

MINDSZENTY József (1892-1975), primat catholique de Hongrie, emprisonné à vie en 1949. Libéré le 31 octobre, face à l'invasion russe, le cardinal se réfugie à la légation américaine où il reste jusqu'en 1971 ...

MOLNAR Mark, « quand il avait entendu les premiers coups de feu, [...] l'ex-capitaine (démissionnaire de l'armée en 1946, après qu'on lui eut intimé l'ordre de s'inscrire au Parti, et reconverti dans le commerce du charbon) avait réagi à sa manière simple et directe : « *Si les cocos veulent s'entretuer, pour moi, c'est parfait.* » Mais quand, après avoir acheté son pain dans la boulangerie de la rue

Semmerweis, il tomba nez à nez avec un canon antichar russe au milieu de la chaussée, il en conçut un vif déplaisir car, dit Noël Barber qui rapporte l'anecdote, « s'il y avait qu'il détestait plus encore que les communistes, c'était bien les Russes, qui avaient été ses gardiens de prison pendant 5 ans ». Aussi quand un groupe d'adolescents armés, l'un d'un fusil, un autre de grenades et le reste de pistolets, subodorant sans doute, à son allure martiale, l'homme d'expérience, lui demandèrent son aide pour prendre d'assaut le canon antichar, ne résista-t-il guère à retrouver – le temps d'un bref assaut – sa jeunesse. [...] La surprise joua en faveur des assaillants, et 2 soldats russes, sur la demi-douzaine qui servaient le canon antichar, furent tués et les autres préférèrent s'enfuir. [...] Molnar, après les avoir félicités, se prépara à rejoindre sa petite amie. Mais ils lui dirent qu'ils ne savaient pas se servir du canon, ni des pistolets-mitrailleurs qu'ils venaient de prendre sur les cadavres ennemis, qu'ils avaient besoin d'aide, d'instruction, et donc d'un chef. « Ils se serrèrent autour de lui et Molnar remarqua qu'ils étaient maintenant plus de 20. C'est à cet instant que le « groupe Molnar » se forma », conclut Barber qui précise qu'à la tombée de la nuit, ils étaient 300. » (GIRAUD 132/ 133 ; 667/ 668 et BARBER Noël, *Sept jours de liberté*, Elsevier 1976) ...

MOLNAR Miklós (1918-2003), historien hongrois, marxiste dans sa jeunesse, il se convertit à des thèses plus libérales après avoir quitté son pays dans la foulée de l'écrasement de l'insurrection. Il a publié notamment *Victoire d'une défaite : Budapest, 1956*, Éd. Fayard 1968, réédition en 1996 aux Éd. L'Âge d'Homme ; *Béla Kun à Janos Kadar*, Éd. Presses de Sciences Po 1987 ; *La Démocratie se lève à l'Est : société civile et communisme en Europe de l'Est : Pologne et Hongrie*, PUF 1992 ...

MOLLET Guy (1905-1975), secrétaire général de la SFIO de 1946 à 1969. Président du Conseil de janvier 1956 à mai 1957, il fait face à la guerre d'Algérie, à la crise de Suez et à l'insurrection hongroise. Cf. LAFON François, *Guy Mollet : itinéraire d'un socialiste controversé (1905-1975)*, Fayard 2006 ; LEFEBVRE Denis, *Les secrets de l'expédition de Suez, 1956*, Perrin 2010 ; *Guy Mollet face à la torture en Algérie, 1956-1957*, Bruno Leprince 2001 ...

NAGY Imre (1896-1958), professeur mobilisé en 1915, il est fait prisonnier par les Russes. Témoin de la révolution d'Octobre, rallié au PCR, il retourne en Hongrie (1921) et mène une activité clandestine contre le régime de Horthy. Arrêté (1927), il s'évade et se réfugie en Autriche. Revenu en URSS, il acquiert la citoyenneté russe. Rentré en 1944 en Hongrie, il est l'un des « fondateurs » du nouveau régime. **Premier ministre de 1953 à 1955, puis de nouveau du 24 octobre au 4 novembre 1956.** Leader « centriste » du soulèvement hongrois, son procès se tint en secret l'année suivante. Il fut pendu le 16 juin 1958. Voir l'index de GIRAUD page 808 ; cf. aussi GRANVILLE Johanna, *The First Domino – International Decision Making During the Hungarian Crisis of 1956*, Texas A & M University Press 2004 ; « Imre Nagy aka « Volodya » - A Dent in the Martyr's Halo ? » (Imre Nagy autrement connu sous le nom de l'espion 'Volodya'), *Cold War International History Project Bulletin*, n° 5 (Woodrow Wilson Center for International Scholars, Washington, DC) 1995 ; « Caught With Jam on Our Fingers » : Radio Free Europe and the Hungarian Revolution in 1956 », *Diplomatic History*, vol. 29, n° 5 (2005) ; Cf. sa photo page 110 LESSING ...

PASSAGE CORVIN : « Les alentours du cinéma Corvin étaient un **lieu idéal pour les insurgés**, pour plusieurs raisons. Juste à côté étaient situés les locaux vides d'un ancien foyer de travailleurs. A quelques pas de là, dans les caves d'une école, il y avait une énorme cuisine avec beaucoup de place pour manger. Le principal avantage était qu'il y avait une pompe à essence juste derrière le cinéma. On pouvait donc remplir d'essence des seaux entiers. Ce jour-là, l'essence ne servit pas de carburant, mais d'arme. » (KALDY 104)

« Depuis 48h, c'était les noms les plus en vue de Budapest. Héros pour le peuple hongrois, hommes à abattre pour ses dirigeants et l'état-major soviétique qui avaient mis leur tête à prix. Ouvriers tous les trois, ils commandaient de concert les deux plus importants groupes d'insurgés : les frères PONGRACZ tenaient le **cinéma Corvin**, Sandor ANGYAL avait son PC dans le fin fond du vieux quartier prolétaire Ferencvaros. » [GIRAUD 151] « Il était difficile de relever beaucoup de convergences entre Gergely Pongrácz, personnage haut en couleur, et Angyal, un homme calme, réfléchi, ancien déporté d'Auschwitz, qui, à 26 ans, dirigeait les insurgés de la rue Tűzoltó, une petite phalange qui, en une semaine d'affrontements, avait mis une douzaine de chars

soviétiques hors de combat. [...] Pongrácz voulait en finir avec le communisme, il refusait d'entrer dans la garde nationale et se jurait de combattre jusqu'au départ du dernier soldat soviétique de Hongrie. Angyal restait un communiste de l'espèce de Nagy. Pour livrer bataille il voulait hisser le drapeau rouge à côté du drapeau tricolore, et il était atterré par cette justice expéditive qui « défigurait la révolution » [SEBESTYEN 271] Anikó Vajda, âgée de 14 ans à l'époque, avouait : « A l'évidence, je n'avais aucune idée du fonctionnement des armes à feu. Mais un homme plus âgé, Pista Baczi, m'a dit : « Ne t'inquiète pas pour ça. Je vais t'apprendre. » Là-dessus, j'ai regardé mon fusil. Il était plus grand que moi. Ils m'ont expliqué comment le manier et m'ont montré, deux fois. La première fois que je m'en suis servi, j'ai juste fermé les yeux, tellement j'avais peur. Il y avait des soldats hongrois qui combattaient près de l'endroit où nous étions au Corvin. Ils avaient arraché l'étoile rouge de leur uniforme. L'un deux m'a rassuré : « N'aie pas peur, fillette, on va te montrer. » Ce qu'ils ont fait. » Cf. SEBESTYEN 215 ; 233/234 ; 260/273 et photos pages 153 et 166/169 LESSING ...

PESTI SRAC (« gars de Pest »), expression familière qui désigne l'enfant des rues de Pest, entré dans la mémoire collective hongroise au cours de l'insurrection. Durant la période « kadarienne », ce jeune, issu des quartiers populaires, est assimilé à la figure d'un hooligan, d'un « terroriste blanc ». Si l'on retranche les vengeances contre les crapules de la police politique : « Je suis entré aujourd'hui dans le pays le plus joyeux et le plus libre du monde : la Hongrie. Ce n'est pas une boutade, ni un paradoxe. C'est depuis l'arrêt des combats, une réalité. Assis entre des caisses de médicaments qui arrivent de tous les coins d'Europe, j'ai traversé la frontière (sans visa) dans un fourgon cellulaire de la police politique (l'AVH) capturé par les « Gavroches » de Budapest, ceux qui ont détruit sans armes plus de 200 chars russes. [...] Tout le long de la route, le camion brimbalant, couvert de drapeaux, que conduisait un jeune médecin de l'hôpital central de Budapest, était acclamé par des centaines d'enfants trépignant de joie ... » (Alain de Sédouy, correspondant de Paris-Presse-l'Intansigeant, in GIRAUD page 569) « Plus téméraires, des insurgés de 12 ans à peine prenaient un plaisir farceur à tendre des traquenards aux tanks russes. Bondissant sur les blindés, certains tartinaient de confiture leurs meurtrières vitrées pour aveugler leurs conducteurs ; d'autres alignaient des assiettes à soupe renversées sur la chaussée pour

simuler des mines afin d'effrayer les tankistes, ou répandaient de l'huile ou du savon liquide pour faire patiner les chenilles de leurs T-34. Quand un étudiant de l'université technique demanda à quelques gavroches où ils avaient appris ces ruses, l'un d'eux expliqua que **son instituteur emmenait sa classe à la campagne pour leur enseigner les techniques de guerre des partisans**, d'après un classique russe, *La Jeune Garde d'Alexandre Fadéev*. [...] Il ne faudrait toutefois pas exagérer les capacités militaires des jeunes révolutionnaires de Budapest. La vérité, c'est que, le 4 novembre 1956, quand les Soviétiques revinrent en force, tandis que les militaires hongrois, une poignée mise à part, restaient passifs, ce sont les étudiants et les jeunes ouvriers qui livrèrent avec des armes dérisoires un combat désespéré aux mastodontes blindés de l'Armée rouge, appuyés par des soldats bien entraînés et surarmés. » (CASOAR 244/ 245) ; cf. aussi *Gars de Pest*, statue de Lajos Györfi (1996), sur le Corvin-köz ; et photo page 172 LESSING ...

PETOFI (Cercle), nommé ainsi d'après le poète Sándor Petöfi, héros de la première révolution hongroise - celle de 1848, avec le début de la guerre d'indépendance contre la domination autrichienne - ce Cercle (créé en mars 1955) tomba au printemps 1956 sous l'influence de l'opposition interne du Parti. Cette nouvelle tribune est le point de ralliement de contestataires antistaliniens comme le philosophe Georg Lukács (1885-1971) ou l'écrivain Tibor Dery (1894-1977). Le **27 juin, 6 000 personnes** viennent assister au débat sur la presse ; des hauts parleurs retransmettent les échanges à ceux qui ne peuvent trouver place à l'intérieur. A l'automne, le cercle devient un des phares du soulèvement. Il est accusé en 1957 d'avoir favorisé la « contre-révolution » et plusieurs de ses membres sont arrêtés. Cf. photos pages 94/ 103 LESSING ...

Peur : « Une image du même ordre, car elle est celle d'hommes et de femmes qui attaquaient les véhicules soviétiques avec leurs seules mains nues, nous est donnée par Leslie Bain : lorsqu'un gosse de 6 ans fut tué par une balle russe, la mère ramassa l'enfant ensanglanté et courut vers sa maison. Mais les Russes firent feu sur elle. La porte de la maison s'ouvrit alors et une vingtaine d'hommes et de femmes, armés de pierres et de bâtons, se ruèrent sur la voiture blindée soviétique. Ce fut, selon l'expression de Leslie

Bain, « une bataille horriblement inégale », mais, à la fin, 8 soldats soviétiques gisaient par terre, morts ou grièvement blessés, et leur blindé était détruit [...] Cette absence de peur que manifestaient les Hongrois de tous âges et de toutes conditions, et qui a frappé si fort les journalistes et tous ceux qui, à travers le monde, ont suivi leur geste héroïque, a eu, à n'en pas douter, un effet durable sur les mentalités. « Pendant les 2 dernières décennies, écrit Bronislaw Baczko, on observe dans les régimes de l'Est un pas en avant vers un certain égalitarisme dans ce domaine : la peur est maintenant un peu mieux partagée. Au bon vieux temps stalinien, il y avait un clivage net, une division de la société entre deux catégories nettement distinguées : entre ceux qui produisent la peur et ceux qui la subissent, entre ceux qui font peur et ceux qui ont peur. [...] En revanche, après Budapest, les gouvernants vivaient dans la peur d'un nouveau Budapest et si, en 1970, à Szczecin, le pouvoir a reculé devant la révolte ouvrière, c'est parce qu'il avait peur d'un nouveau Budapest » (in Kende et Pomian, page 112) Pour Akos Puskas, la révolution hongroise – par la modération de sa justice expéditive, son honnêteté allant jusqu'au dédommagement par le combattent pour les destructions qu'il commettait, son fonctionnement discipliné de tout ce qui était vital, la qualité recherchée en sacrifice comme en efficacité, etc. – traduisait un effort de pureté exemplaire en ce qu'elle a montré au monde entier que le « grand nombre pouvait être capable de s'élever au niveau des exigences de ses idéaux et de la situation » (ibid, page 123) in GIRAUD pages 722/ 723 ...

PHOTOS – voir bien entendu les formidables livres de CASOAR [Cf. le crédit des photographies page 22 ; et les reproductions de certaines photos des revues « *Match* » et « *Epoca* », pages 46/ 58.] et de **LESSING** ; et pour les collectionneurs les exemplaires du magazine hebdomadaire (*Paris*) *MATCH* (né en 1949) du 10 novembre 1956, ainsi que l'hebdomadaire italien *EPOCA* [qui a paru de 1950 à 1997, avec les célèbres photographes Mario de Biasi et Gianni Berengo Gardin. Une collection de cette revue existe à la BNF.] du 11 novembre. « Après l'écrasement de la révolution, la police du régime Kádár avait épluché la presse occidentale et reproduit toutes les photos où figuraient des insurgés – dont celle du « couple ». **Avec cette moisson d'images, les flics communistes avaient constitué une centaine de gros classeurs pour fichier, rechercher, arrêter et inculper les ex-combattants.**

[...] La semaine suivante, après l'intervention sanglante des Soviétiques, *Match* a pris la précaution de masquer les visages des insurgés. Trop tard. » (CASOAR 29 et 27) ...

PONGRACZ Gergely, devient chef du groupe Corvin. « Agé de 33 ans, cet ingénieur agricole avait quitté sa ferme, à 80 kilomètres de Budapest, dès qu'il avait su que des combats contre les Russes et le communisme avaient éclaté. [...] Le massacre de la place du Parlement, disait-il, avait tout changé. Les Soviétiques et l'AVO n'avaient fait preuve d'aucune pitié, les rebelles devaient prouver, et tout de suite, qu'ils ne se laissaient pas intimider, en ne renonçant surtout pas à la lutte. Le moral de la ville en dépendait. [...] Dès 2 heures du matin, les combattants de la liberté lancèrent leurs attaques contre les tanks soviétiques dans un rayon de 1 kilomètre autour de l'immeuble Corvin, en empruntant les passages souterrains pour faire mouvement rapidement. [...] « Nous les avons repoussés, nous avons tenu la position, et nous les avons combattus jusqu'à les paralyser », raconte Pongrácz, surnommé « Bajusz » (« Moustache ») à cause de sa moustache en crocs. « *C'est la première action à laquelle j'ai assisté. J'avais reçu 2 ans d'entraînement militaire, la plupart des hommes de mon âge étaient dans le même cas, mais je n'avais jamais assisté à un combat véritable. Quand les Soviétiques sont venus dans notre direction, j'ai vu la tête d'un Russe qui jetait un œil à l'extérieur de son blindé. J'avais un fusil Mauser et j'ai vu surgir la tête du Russe. [...] J'ai visé et j'ai appuyé sur la détente, et j'ai vu ce soldat tomber sur le trottoir. Je me suis mis à pleurer.* » Il s'inquiétait beaucoup pour ses enfants soldats : « *En moyenne, ils n'avaient pas 18 ans. Au Corvin, certains de ces gosses en avaient 12. Au début, je pense que c'était par pure excitation, ils étaient là parce qu'ils avaient un pistolet et c'était grisant. Ce que je veux bien admettre. Mais quand il y a eu quelques morts ou blessés autour d'eux, les choses ont changé. Ceux qui sont restés avec nous l'ont fait par patriotisme et par idéal. Nous avions aussi des combattants plus âgés – mais au total, seule une dizaine d'entre eux l'étaient plus que moi. J'avais 24 ans. Les autres étaient plus jeunes. Plus d'une fois, j'ai eu envie de rentrer chez moi. La prochaine balle serait peut-être pour moi, me disais-je. Et en effet, j'ai failli partir.]Mais quand j'ai vu ces enfants morts, je n'ai pas pu. J'avais fait deux ans de service militaire. Je savais manier une arme. Allais-je laisser ces enfants mourir ? C'est la honte qui m'a retenu. [...] Ce dimanche [4 novembre] fut une*

journée de dévastation, de désastre. Contre quelques unités d'infanterie et leurs vieux chars, nous pouvions survivre dans nos bastions fortifiés. Mais plus maintenant. Nous ne pouvions espérer vaincre contre des canons lourds qui nous pilonnaient à 3 kilomètres de distance. [...] Nous n'étions pas suicidaires. Nous pensions que si nous parvenions à tenir, nous finirions par susciter l'indignation de l'opinion internationale. Nous avons vraiment cru pouvoir obtenir de l'aide, un soutien moral des Nations Unies et une aide pratique réelle de l'Ouest. Donc, nous avons continué le combat aussi longtemps que possible. » Il émigre aux USA où il devient fermier. Il rentre en Hongrie en 1990 où il décède en 2005. Cf. SEBESTYEN 210/ 211 ; 215 ; 361 ; GIRAUD 809 ; et sa photo page 167 LESSING ...

Population hongroise, en 1955 = **9 800 000 habitants**, autant qu'en 2021 = 9 730 772 habitants. L'URSS tournait à l'époque autour de **200 millions de personnes** (214 M en 1960 ; 293 M en 1991), alors qu'aujourd'hui 146 Mh séjournent en Russie. [1913 : 159 M d'habitants (Empire russe) - 1928 : 150 Mh (URSS sans la Finlande, les pays baltes, la Pologne et la Bessarabie) - La population soviétique a d'abord baissé durant les années 1920 à la suite des massacres de la 1^{er} Boucherie mondiale, de la guerre civile, de la famine qui s'ensuivit (1921/ 1922) et de la terreur rouge, stagnant autour de 150 millions d'habitants. Dans les années 1930, une forte natalité parvient à remonter la population à plus de 194 millions à la veille du Second Conflit Impérialiste mondial, comblant les pertes dues aux famines soviétiques de 1931/ 1933, ayant ajouté six millions de victimes, aux « Grandes Purges » et aux Goulag (chiffrées à 963 866 selon les archives soviétiques). Pendant la 2^e BM, entre 1941 et 1945, encore 27 à 30 millions de Soviétiques sont morts, victimes soit des faits de guerre, soit de la faim, soit des crimes hitlériens (dont l'extermination des Juifs et des Roms) et staliniens (dont la déportation de peuples entiers, accusés de collaboration avec l'ennemi). De nos jours, les chiffres des pertes soviétiques durant le conflit ne sont toujours pas définitifs, les historiens et experts se livrent sans cesse à de nouvelles estimations à mesure qu'ils ont accès à des documents déclassifiés. Après la guerre, une nouvelle famine a encore diminué la population, mais dans les années 1950 une baisse importante de la mortalité, liée à la « déstalinisation » et à la fin de la terreur de masse et des déportations, a permis de rattraper les déficits de

naissances à la suite de la guerre, faisant passer la population de 180 millions en 1950 à plus de 240 millions en 1970. (merci WIKI)]
En Pologne : en **1956** = 27,5 Mh ; (depuis 1991, stagnation) 2021 = environ 38Mh ...

Premier et Second Conflit impérialiste mondial, ou 1^{er} et **2^e** **Boucherie industrielle mondiale** : l'appellation commune 1^{er} ou 2^e Guerre mondiale évacue la dimension « guerre de classes » ainsi que la tragédie à grande échelle, sur le nombre de morts, de blessés en tous genres, de souffrances civiles, de populations déplacées, de champs de ruines ...

RADIO FREE EUROPE, fondée en 1949, son siège est installé à Munich. Elle diffuse pour la première fois le 4 juillet 1950, en ondes courtes, à destination de la Tchécoslovaquie. Elle reçoit des fonds privés comme gouvernementaux (CIA). Sous Carter, son conseiller à la sécurité nationale Brzezinski (1928-2017) fait augmenter la puissance des émetteurs de la radio. Les autorités soviétiques tentent désespérément de brouiller ses signaux jusqu'en 1988. Voir aussi **Voice of America (VOA)** – en français *La Voix de l'Amérique*, service de propagande internationale par radio et télévision du gouvernement américain. Contrairement à la « Deutsche Welle, RFI ou BBC, VOA est directement contrôlé par l'État depuis 1942. « Durant la période Eisenhower, REL, employait 252 Américains et 1 526 Européens, rien que dans ses nouveaux bureaux, et ses 26 émetteurs assuraient une « diffusion par saturation » qu'il était presque impossible de brouiller. » (SEBESTYEN 99/ 102) ...

RADIO KOSSUTH, « [...] fera publiquement son autocritique, le 30 octobre, à 15h 06, et choisira de changer de nom pour s'appeler **Radio Kossuth Libre**, elle prendra la peine d'éclaircir ce point d'histoire que constitue la responsabilité des premiers coups de feu de la révolution. Et elle décidera de le faire à la première personne, par la voix d'un journaliste (malheureusement) anonyme s'adressant à une jeune manifestante. Voici ce texte [...] : *Nous étions à l'intérieur de l'immeuble de la Radio, nous avons tout vu, tout entendu. Vous avez proclamé vos revendications avec une énergie croissante, tandis que nous nous efforcions de convaincre nos chefs de vous écouter. Ils ont refusé. Ce n'est pas votre voix, mais celle*

d'Ernö Gerö qui a résonné sur les ondes, prononçant l'un des discours les plus honteux de notre temps. Les manifestants – et vous parmi eux – protestèrent en entendant ces paroles ignobles. [...] A ce moment-là, les troupes de la police de sécurité qui se trouvaient à l'intérieur du bâtiment ont jeté sur vous des bombes lacrymogènes ... Vous avez essayé de pénétrer plus avant dans l'immeuble : le commandant de l'AVH ordonna une attaque à la baïonnette. [...] Puis, vous aussi, vous avez trouvé des armes. [...] C'est bien après minuit, peut-être vers deux heures et demie du matin, que vous avez pénétré finalement dans le bâtiment. [...] Nous voudrions vous connaître, vous serrer la main et vous remercier de nous avoir donné une radio hongroise libre. » (GIRAUD 123/ 131) ...

RACZ Sándor (1933/ 2013), ouvrier-technicien à la tête du Conseil ouvrier central de Budapest, arrêté pour ses activités « *contre-révolutionnaires* » après le soulèvement et condamné à la prison à vie en 1958. Il a été mis en liberté en 1963 lors d'une amnistie générale. Il est retourné au travail comme ouvrier et a participé à des réunions secrètes avec des étudiants, leur racontant les événements de 1956. Il a ainsi passé le reste de sa vie à essayer de garder vivante la mémoire.

« Kádár savait à quel point la grève pouvait lui causer du tort. Ces dernières années, les Soviétiques avaient changé à plusieurs reprises de proconsul en Hongrie. S'il ne réussissait pas à remettre la Hongrie au travail, il pouvait fort bien se retrouver limogé sur un simple coup de tête de ses seigneurs et maîtres. Il tenta de **négo-cier avec les meneurs de grève du Conseil ouvrier central du Grand Budapest**, basé à Csepel. [...] Serov permit à Kádár de rencontrer **Sándor Rác****z, un ouvrier de 23 ans**, grand garçon à l'air langoureux, qui avait émergé de la révolution comme l'ouvrier le plus charismatique du pays. Ils se rencontrèrent pour la première fois le 14 novembre – une entrevue qui se déroula bien, jusqu'à un certain point. Rác**z accepta de lever les piquets de grève pour que les livraisons de nourriture et de combustible de chauffage puissent reprendre. Toutefois, ils finirent par se quereller. Rác****z déclara que ses membres considéraient le Conseil ouvrier central comme le seul représentant de la classe ouvrière. Kádár lui rétorqua que le Parti communiste se chargeait de cette mission : « Le pouvoir des travailleurs peut mourir sous les balles ; il peut aussi mourir de ballottage », ironisa-t-il, en réponse à un appel à des élections**

libres. Kádár en conclut qu'au moment propice, il aurait à s'occuper des conseils ouvriers. » (SEBESTYEN 373)

« Pour venir en aide aux gens restés sans abri à la suite des destructions insensées opérées par l'Armée rouge, seuls les Conseils ouvriers disposaient encore d'une légitimité qui pouvait servir de socle à une autorité. A Budapest, ils décidèrent de créer un organe fédérateur qui vit le jour **le 14 novembre : le Conseil central des ouvriers de Budapest**, dont la présidence revint à Sandor Racz, un ouvrier de 23 ans, un meneur-né, et dont les fonctions, de fait et très vite, excédèrent celles d'un organe syndical pour devenir l'interlocuteur tant des autorités soviétiques que du « gouvernement » Kadar – qui ne le reconnaissait pas –, et de la Croix-Rouge internationale. En fait, un **véritable deuxième pouvoir** et le seul à avoir un caractère hongrois, national. » (GIRAUD 750) ...

« Notons enfin ce qui a trait à Sándor Rác (ouvrier en 1956), président du Conseil central ouvrier de Budapest [Központi Munkástanács, KMT] avec lequel un temps Kádár lui-même avait dû négocier avant de le dissoudre. Ce récit indique que pour les ouvriers de Budapest les conseils ont duré plus longtemps après le 4 novembre que sous la révolution. Le 16 novembre, Rác âgé de 23 ans, prend la tête du KMT. Il est porté à cette fonction, établie deux jours plus tôt, par le mécontentement des ouvriers à la suite des premières négociations avec Kádár. Il a ensuite négocié avec ce dernier ainsi qu'avec le commandement soviétique pour n'être arrêté que le 14 décembre. Il sera condamné à perpétuité en mars 1958, alors qu'il vient d'avoir 25 ans. Pour lui, les conseils étaient l'unique moyen politique de faire perdurer la révolution face au monopole des armes par les Soviétiques. Cette analyse, dit-il, il l'aurait faite dès le 4 novembre. » (in Budapest 1956 dans les collections de la BDIC – Sarolta Benezsra et Paul Gradwohl, Matériaux pour l'histoire de notre temps (n° 83) 2006) ...

RAJK László (1909-1949), stalinien intransigeant (« *Tout homme a besoin d'une boussole, et ma boussole c'est l'Union soviétique, disait-il* »), organisateur de l'Etat policier hongrois, dont il fut la victime, parmi d'autres. Selon Miklos Molnar, quand Rákosi avait été chargé par Moscou de monter un grand procès « antititiste » avec un protagoniste important, il avait hésité entre Nagy et Rajk. Si le dictateur avait fini par choisir ce dernier, c'est vraisemblablement pour éliminer un concurrent potentiel plus

dangereux que Nagy. Cf. Miklos Molnar, *Victoire d'une défaite*, Fayard 1968, page 114 ; SEBESTYEN 74/ 77 ; et GIRAUD 809 ...

RÁKOSI Mátyás (1892-1971), chef des émigrés hongrois en URSS, de 1940 à 1944. Premier secrétaire du PCH de 1945 à juillet 1956, il fut limogé par les Russes. En 1970, on lui accorde le droit de rentrer au pays, à condition de ne plus s'engager politiquement. Comme il refuse, on l'exécute. Cf. SEBESTYEN 45/ 49 ; et les photos pages 107 et 109 LESSING ...

Répression : « Peter Kende, président de l'Institut 1956 de Budapest », créé par des chercheurs indépendants en 1989, et devenu en 1994 établissement de statut public, écrit : « Les statistiques de la répression comportent aujourd'hui encore des incertitudes. On sait que, du 4 novembre 1956 au 1^{er} avril 1958, plus de 14 000 personnes ont été jugées pour des faits associés à la Révolution, dont 13 082 par des tribunaux civils et 1 296 par des tribunaux militaires. Le nombre de personnes condamnés ultérieurement n'est pas encore établi avec la même exactitude. Celui des condamnés à mort manque également de précision ; on sait en revanche le nombre des exécutés : il se monte à 230 si l'on ne considère que les cas incontestablement liés à la Révolution. Mais les condamnations par un tribunal ne font pas toute l'histoire de la répression, puisque, en plus des personnes déférées devant un tribunal, des dizaines de milliers d'autres Hongrois – leur nombre ne sera jamais établi avec certitude – étaient passés par des prisons ou des camps d'internement à la suite d'une délation et d'une enquête policière qui s'était conclue par un simple acte administratif. Tout au début de la reconquête, l'armée soviétique avait elle-même procédé à des arrestations : rien que dans cette opération, quelque quatre ou cinq mille Hongrois – jeunes pour la plupart – ont dû passer quelques semaines en détention préventive, qui était d'autant plus inquiétante qu'elle avait pour lieu l'Ukraine subcarpatique. La raison pour laquelle ces jeunes furent déportés reste aussi inconnue que la nature de la démarche qui a mis fin à leur déportation » [...] « L'office statistique de Hongrie a évalué, début 1957, le nombre des décès survenus entre le 23 octobre 1956 et le 16 janvier 1957 à 2 650 morts et 20 000 le nombre de blessés. [...] Un document soviétique secret publié en 1993 a évalué les pertes russes à 669 morts, 1 540 blessés et 51 disparus. Voici pour les chiffres communistes. Les chiffres des

victimes, donnés par les journalistes occidentaux, étaient nettement supérieurs puisqu'ils tournaient autour de 10 à 15 000 morts et disparus et de 40 000 blessés. Et Nehru, devant la chambre basse, parlait de 25 000 Hongrois et de 7 000 Russes tués. » (pages 777 et 772)

« Plus tard, dans mon Nord natal, j'apprendrai la fin tragique de plusieurs officiers soviétiques commandant une colonne de chars. Près de la grande aciérie, sur la route de Lillafüred, la colonne se dirigeait vers une place forte tenue par des insurgés. C'était le 4 novembre. Les femmes et les enfants des ouvriers d'Alsohamor et Felsőhamor se couchèrent sur l'unique route de montagne qui y conduisait. Le commandant soviétique fit stopper sa colonne de chars, il somma femmes et enfants de s'en aller. En vain. Après une lutte intérieure, l'officier opta pour la retraite de la colonne. Deux jours plus tard, il fut fusillé dans la cour de la caserne de la ville de Miskolc, en compagnie de ses adjoints. » (KOPACSI page 273)

« Un beau matin, nous eûmes la visite de ... Sérov. Oh ! pas en personne. A ce moment-là, il n'était peut-être même plus en Hongrie. Par officier de sécurité interposé : le capitaine Fazekas. C'était bien l'ange de la mort qui venait avec mission de supprimer ceux qui avaient réchappé lors des procès. Le vieil écrivain Tibor Déry – dont on connaît maintenant les romans dans le monde entier – fut flanqué dans la cellule d'un assassin qui le tabassait régulièrement. Le grand artiste, âgé de près de 70 ans, avait neuf ans de peine à purger : au train où il allait, l'assassin l'achevait dans les quinze jours qui suivaient. Mes amis affranchis et moi, nous coinçâmes l'homme. [...] Nous pouvions le zigouiller. Nous trouvâmes plus sage de le sur-soudoyer. Trouver *deux* litres de gnôle par semaine, dans une prison de l'Est, plus *huit* paquets de tabac, ce n'est pas une petite affaire, et pourtant nous réussîmes. Après sa libération, Déry écrivit encore plus de 10 livres, traduits dans toutes les langues. [...] C'est en prison que j'avais appris à respecter la force de caractère, dernier rempart de l'homme dans la détresse. Outre les grands personnages comme le ministre Bibó, l'ancien président de la République Tildy, où le président du parlement ouvrier révolutionnaire, le jeune Sandor Racz, véritables oracles pour moi, j'apprenais à connaître et apprécier l'amitié des « petits voyous », tel un nommé Joczó, sorte de Jean Gabin jeune, justicier ouvrier capable de rosser un gardien qui le coinçait, ou de

renverser sa gamelle sur la tête de l'officier lorsque la bouffe était pourrie. (KOPACSI 334/ 336) ...

SEROV Ivan Alexandrovitch (1905-1990), chargé par Beria, dont il est devenu l'homme de confiance, d'organiser la déportation des Allemands de la Volga, de peuples entiers du Caucase transférés de force en Sibérie, au Kazakhstan et en Ouzbékistan sous l'accusation de collaboration avec les nazis (Tatars de Crimée, Kalmouks, Tchétchènes, Ingouches, Grecs, Bulgares, etc.). De 1954 à 1958, il est le premier Président du KGB. Il avait aidé Khrouchtchev à éliminer Beria en 1953, immédiatement après la mort de Staline. Il organise en 1956, avec l'ambassadeur d'URSS à Budapest Andropov, l'écrasement sanglant de l'insurrection hongroise ...

SZABAD NEP, « Pour la majorité des Hongrois, dans les bureaux et les usines, la journée de travail débutait par une lecture collective du journal du Parti communiste, *Un peuple libre*. Les ouvriers arrivaient une demi-heure avant de prendre leur poste. Sous une photo de leu « Sage Dirigeant » Rákosi, sur chaque lieu de travail, un fonctionnaire communiste de rang supérieur entonnait le texte sacré, dans une prose marxiste-léniniste – la ligne du Parti pour la journée. On relevait les absences, qui attiraient très probablement l'attention de l'AVO, un risque qu'aucun ouvrier ou presque n'était disposé à courir. [...] Ce matin-là [31 décembre 1951], cependant, un article paru en première page du journal attira plus particulièrement l'attention. Sous le gros titre « un coup mortel porté à l'impérialisme et aux fauteurs de guerre occidentaux », le gouvernement annonçait un ensemble de « réformes » des prix et des salaires. Les prix – y compris ceux de certaines denrées de base – augmenteraient de 11 à 20%, et les salaires seraient réduits d'une proportion à peu près équivalente. Dans tout Budapest, ce jour-là, des affiches qui reprenaient le journal en fac-similé furent barbouillées de cette formule vengeresse : « *Encore un de ces coups mortels portés aux impérialistes et nous allons tous mourir de faim.* » (SEBESTYEN 84/ 93) ...

SZENTE (les frères), « Ce soir-là, József Szente [photo page 238] croisa son frère István dans la rue Tompa ; ils passèrent la nuit du

25 au 26 octobre à combattre les Russes. Depuis un appartement dans Tompa utca ou Práter utca, ils canardèrent leurs tanks et les repoussèrent jusqu'à la rue Tüzoltó. Le 26 au soir, István retourna à Csepel. Avec d'autres insurgés, il participa à l'enlèvement de l'étoile rouge sur l'hôtel de ville ; à l'attaque contre l'entrée principale du combinat ; et à l'occupation du commissariat de Csepel. [...] Dans le dossier du procès, Károly Szente, le père, est décrit comme un « lumpen-prolétaire » et un « vandale » ; parmi ses 6 fils, quatre avaient déjà fait de la prison avant 1956. Les cinq qui participèrent à l'insurrection ont tous joué un rôle de chef. István aurait recruté des insurgés à Csepel pour la révolution. Il est dépeint comme un « hooligan », « un plaie sur le corps de la société qu'il faut éradiquer », « impossible à rééduquer ». István était né le 17 mars 1937 ; il fut pendu la nuit de Noël 1958. [...] Quant à József, on ignore l'année exacte de sa naissance. D'après les nombreuses photos dont on dispose, on peut estimer qu'il avait entre 25 et 30 ans en 1956. Il était mécanicien et docker. [...] Après l'échec de l'insurrection, le père Szente et deux de ses fils passèrent en jugement. Trois autres garçons avaient quitté la Hongrie. István lui-même avait tenté par deux fois de fuir à l'étranger ; la première fois, il ne parvint pas à entrer en Autriche ; lors de sa seconde tentative, il fut arrêté à la frontière yougoslave. » (CASOAR 238) ...

« **Oncle** » **SZABÓ** János (1897-1957), chauffeur de camion et commandant le plus connu de la rébellion. Arrêté en essayant de fuir à l'Ouest, il est pendu en janvier. Cf. KALDY pages 105/ 106 ...

SZIGETTHY Attila (1912-1957), chef du Conseil révolutionnaire de Győr, la plus grande cité d'Hongrie occidentale, « *une ville élégante de 60 000 habitants, à 2h à l'ouest de Budapest sur la route de Vienne. Attila Szigetthy, 38 ans, un immense personnage, un colosse dégingandé à la moustache d'un roux flamboyant, à l'ascendance aristocratique qu'il ne faisait aucun effort pour dissimuler et d'une énergie inépuisable, s'était intronisé comme chef des insurgés en Transdanubie (toute la région comprise entre Budapest et la frontière avec l'Autriche).* [...] *Tout le monde savait qu'il était compagnon de route du communisme, et pourtant son intelligence et son indépendance d'esprit avaient toujours inspiré le respect.* » Arrêté au printemps 1957, il se suicide quelques jours avant la première

audience de son procès. Cf. SEBESTYEN 218/ 219 ; GIRAUD 323/ 329 ; sa photo page 132 LESSING ...

TARDOS Tibor (1918-2004), communiste réformiste, cet ancien FTP [Francs-tireurs et partisans, nom du mouvement de résistance intérieure française, crée fin 1941 par la direction du PCF.] s'impose comme un des plus remarquables écrivains de sa génération. A l'issue de ses interventions au Cercle Petöfi, il est exclu du Parti. Partisan de Nagy, il est condamné par l'échec de l'insurrection. Libéré pour raisons de santé, il retourne en France. Cf. photo page 95 LESSING ...

THOREZ Maurice (1900-1964), secrétaire général du PCF de 1930 à 1964. Ministre entre 1945 et 1947. En 1956, il approuve l'intervention soviétique en Hongrie (l'attaque du siège du PC à Paris le renforcera dans son jugement). Sera avec Mao Zedong l'un des dirigeants à lutter le plus clairement contre l'orientation « khrouchtchévienne » au sein du mouvement communiste international ...

BROZ Josip, dit **TITO** (1892-1980), quitte l'école à douze ans comme ouvrier agricole, puis comme métallurgiste dans les usines de Croatie, alors possession de l'empire d'Autriche. Adhérant au parti social-démocrate et au mouvement syndicaliste, il est envoyé avec son régiment sur le front de Serbie. Emprisonné pour propagande pacifiste, puis renvoyé au front, il est fait prisonnier (mars 1915) par l'armée russe. Il met à profit les événements de 1917 pour s'évader, se rendre à Saint-Petersbourg, où il participe aux luttes contre le gouvernement de Kerenski. Garde rouge en novembre 1917, il prend part à la guerre civile. Il combat en Sibérie contre les Russes blancs, puis rentre en Croatie en 1920. Inscrit au parti communiste, il s'engage dans les luttes sociales qui secouent le jeune royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Arrêté en 1928, il est condamné à cinq ans de prison pour atteinte à la sécurité de l'État. Là, il étudie le marxisme. Après sa libération, il prend le nom de Tito, voyage en Europe et en Yougoslavie pour le compte de la III^e Internationale. Il vient à Paris, où il organise le passage des Brigades internationales vers l'Espagne ; à Moscou, il assiste aux purges staliniennes contre les cadres de son parti. Dès l'attaque allemande contre l'U.R.S.S., il organise en Serbie

occidentale des milices de partisans. De 1941 à 1944, il met sur pied une véritable armée de libération populaire qui regroupera près d'un million d'hommes à la fin des hostilités.

Après sa rupture avec Staline (1948), Tito s'emploie à cultiver ses relations avec l'Occident. A la disparition de Staline, il se rapproche des dirigeants soviétiques (visite de Khrouchtchev à Belgrade en 1955, de Tito à Moscou en 1972, etc.), mais sans jamais s'aligner sur les positions du Kremlin. En politique étrangère, il devient un des chefs de file du mouvement neutraliste et de la politique de non-alignement (conférences de Belgrade en 1961, du Caire en 1964, de Lusaka en 1970). Il entreprend de nombreux voyages à travers le monde. La Yougoslavie apporte aussi une aide majeure aux mouvements anticolonialistes. Tito et le noyau dirigeant de la Ligue des communistes de Yougoslavie considérant que les luttes de libération du tiers-monde n'étaient qu'une réplique de leur propre combat contre les occupants fascistes. La délégation yougoslave est ainsi la première à porter les revendications du FLN algérien aux Nations unies. En janvier 1958, la marine française arraisonne le cargo *Slovenija* au large d'Oran dont les cales sont remplies d'armes pour les insurgés. Certains Yougoslaves se rappellent d'un âge d'or socialiste durant lequel l'emploi, les soins gratuits et l'éducation étaient accessibles à tous. Mais Tito fut aussi un dirigeant sans pitié pour ses opposants, emprisonnés par milliers, y compris sur l'île de Goli Otok [Les camps de Goli Otok (île-prison située au nord de la Dalmatie) et de Sveti Grgur (en français *Saint Grégoire*) autre île inhabitée, sur la mer Adriatique où existèrent (entre 1948 et 1988), deux camps de concentration pour femmes, sont des lieux de détention]. Il prônait l'égalité, l'autogestion, mais avait un goût marqué des fêtes extravagantes, des cigares cubains, du yacht luxueux. L'opulence dans laquelle il vivait au côté de Jovanka, sa troisième épouse, a beaucoup impressionné Richard Burton lors d'une visite en 1971 : « *Ils vivaient dans un luxe remarquable, sans pareil avec ce que j'ai pu connaître, et je crois aisément la princesse Margaret lorsqu'elle dit que tout cela ramène Buck House (le palais de Buckingham) au niveau des classes moyennes* », écrivait l'acteur [BURTON Richard, *Journal intime*, Séguier 2020, ici page 472 – Burton devait jouer le rôle de Tito, dans un film qui recréait la bataille de Sutjeska (1943) entre partisans et troupes allemandes. A cette fin, il rencontra à plusieurs reprises le maréchal en août et septembre 1971].

Au fil des années, Tito doit lutter en Yougoslavie contre plusieurs tendances centrifuges ou centripètes. En 1954, Milovan Djilas, le « numéro deux » du régime, est ainsi condamné à dix ans de prison. A partir de 1970, Tito essaie par tous les moyens de renforcer le pouvoir de l'État fédéral, menacé par ces séparatismes. Très vite après sa mort en 1980, les faiblesses de ses réalisations, masquées jusqu'alors par sa personnalité exceptionnelle et une répression centralisée, se font jour. L'Allemagne, récemment réunifiée, est le premier pays à reconnaître et à apporter un soutien financier à la Slovénie et à la Croatie, le 23 décembre 1991. Elle cherche à rétablir son ancienne sphère d'influence en direction des mers chaudes, profitant de la désintégration yougoslave. Plusieurs guerres vont accélérer cette décomposition entre 1991 et 1999. La Slovénie est entrée dans l'Union européenne en 2004 ; la Croatie en 2013. Cf. BRANKO Lazitch, *Tito et la Révolution Yougoslave (1937-1956)*, Fasquelle 1957 ; BROSSARD Yves, *L'éclatement de la Yougoslavie de Tito*, PU Laval 2007 ; DERENS Jean-Arnault et SAMARY Catherine, *Les 100 portes des conflits yougoslaves – Les conflits yougoslaves de A à Z*, Ed. de l'Atelier 2000 ; GARDE Paul, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Fayard 2000 ; GOLDSTEIN Ivo et Slavko, *Tito, Profil* (2015), réédition 2020 ; LUTARD-TAVARD Catherine, *La Yougoslavie de Tito écartelée : 1945-1991*, L'Harmattan 2005 ; PIRJEVEC Jože, *Tito – Une vie*, CNRS éditions 2017 ...

TOGLIATTI Palmiro (1893-1964), l'un des fondateurs du PC italien, qu'il dirige de l'extérieur – il va rester 18 ans en exil – comme secrétaire général de 1927 à 1934, puis de 1938 à son décès en août 1964. La Komintern l'envoie en Espagne en 1937 comme conseiller du Parti communiste espagnol. Dès avril 1939, l'un des dirigeants du Komintern, Dmitri Manuilsky (1883–1959), entreprend une enquête sur Togliatti pour avoir dissimulé la perte des archives du Parti communiste espagnol, dont il était responsable. De plus, la délicate question de la « survie », de l'exfiltration ou de l'échange, puis de la mort de Gramsci pèse sur lui. En août 1936, il signe avec tout le comité central du PCI émigré en France, l'« Appel aux fascistes » (publié par *Lo Stato Operaio*, revue du PCI) , qui proclame entre autres : « *Pour le salut de l'Italie, réconciliation du peuple italien ! La cause de nos maux vient du fait que l'Italie est dominée par une poignée de grands capitalistes. [...] Seule l'union fraternelle du peuple italien obtenue par la*

réconciliation entre fascistes et non-fascistes pourra abattre la puissance des requins dans notre pays. [...] Les communistes adoptent le programme fasciste de 1919, qui est un programme de paix, de liberté, de défense des intérêts des travailleurs. Peuple italien, fascistes de la vieille garde, jeunes fascistes, luttons ensemble pour la réalisation de ce programme ! » Cet appel s'inscrit dans la stratégie géopolitique globale de Staline, en prévision de la Boucherie mondiale qui s'annonce. Après l'occupation de la Sicile par les forces alliées en 1943, le PCI accepte de collaborer avec la monarchie. Togliatti, rentré de Moscou, devient alors ministre dans les gouvernements d'après-guerre (avril 1944-juillet 1946). Il abandonne ensuite ses fonctions ministérielles pour se vouer à l'organisation du parti, qu'il structure et conduit à la grande victoire électorale de 1948, après avoir été blessé dans un grave attentat, avec 31% des suffrages à la Chambre. A partir de 1956, il cherchera à définir la "voie italienne au socialisme" et plaidera pour le "polycentrisme" au sein du mouvement communiste. Cf. CERETTI Giulio, *A l'Ombre des deux T - Togliatti, Thorez*, Ed. Julliard 1973 ; FRETIGNE Jean-Yves, *Antonio Gramsci : vivre, c'est résister*, Armand Colin 2017 ; SPRIANO Paolo, *Storia del Partito comunista italiano : - II. Gli anni della clandestinità*, Einaudi 1969 ; TP, *Il 1956 e la via italiana al socialismo*, Editori Riuniti/ Univ. Press 2017 ; *Escritos sobre la Guerra de España*, Critica 1980 ; *L'étrange disparition du Parti communiste italien*, par Antoine Schwartz, in « Monde Diplomatique » de janvier 2022 ...

TÖKE Ferenc - **Autogestion, encyclopédie internationale** (Volume 3), aux éditions Syllepse, contient un article sur « Conseils ouvriers à Budapest » de TF. Un autre dans le volume 8. Voir aussi « *Ce que furent les Conseils ouvriers hongrois* », le témoignage de Ferenc Töke, paru dans la revue **Etudes** (Bruxelles), n°3, 1960 ...

TURING Alan (1912-1954), participe de façon décisive au décryptage des communications de l'armée allemande (projet *Enigma*) et à la conception des premiers ordinateurs au sortir de la Seconde Boucherie. Ce héros de guerre se suicide pourtant, brisé par les traitements de castration chimique imposés par le gouvernement britannique ; l'homosexualité étant encore considérée comme une maladie, héréditaire de surcroît ! Cf. LEAVITT David, *Alan Turing, l'homme qui inventa l'informatique* [« The Man Who Knew Too Much ; Alan Turing and the invention of

the computer »], Dunod 2006 ; McKAY Sinclair, *Les Casseurs de codes de la Seconde Guerre mondiale* [« The Secret Lives of Codebreakers : The Men and Women Who Cracked the Enigma Code at Bletchley Park »], Ixelles 2013 ; et le film « Imitation Game » de 2014, réalisé par Morten Tyldum ...

VARGA Michel, né Balazs Nagy (1927-2015), « En 1944 il est déjà à 17 ans dans les premiers maquis communistes qui accueillent l'Armée rouge. En 1946, il est volontaire dans les brigades de travail internationalistes en Yougoslavie, sur la reconstruction du chemin de fer Brcko-Banovici, en Bosnie. Dès 1949 le régime féroce stalinien de Rakozsi, importé de Moscou, jette les communistes d'intérieur, regroupés autour d'Imre Nagy, dans l'opposition. Balazs perd son poste, devient chauffeur camionneur. Intellectuel communiste promis aux plus hautes fonctions du parti, il apprend la vie ouvrière sur le tas et le mépris organique des bureaucrates communistes à l'égard de la classe ouvrière. Réintégré en 1955 avec la fraction réformiste d'Imre Nagy dans le parti, il est déjà l'été suivant dans l'aile des intellectuels du « cercle Petöfi » la plus proche des ouvriers. » [<http://workersinternational.info/wp-content/uploads/27-LdC-25.08.15-Balazs-Nagy.pdf>] Il devient secrétaire du Cercle Petöfi en 1956 et, après avoir été très actif dans les conseils ouvriers, il s'enfuit de Hongrie et se rallie au trotskisme — non sans avoir été un des piliers de l'Institut Imre Nagy (Bruxelles, 1959-1961). Il produit alors des études sur 1956 et les conseils. De cette collaboration reste un ouvrage clé « *Pologne-Hongrie 1956 ou le printemps en octobre. Textes choisis et traduits sous la direction de Jean-Jacques Marie et Balazs Nagy, présentés par Pierre Broué. EDI 1966* ». Membre de l'OCI, organisation trotskiste dirigée par Pierre Lambert et activement impliquée dans le maintien d'une action en terre du « socialisme réel » - constitution d'un réseau de dissidents des pays d'Europe centrale et orientale. « Tous ces jeunes révolutionnaires avaient été contactés grâce au travail incessant de militants trotskistes de l'OCI, tel **Pierre Broué et Jean-Jacques Marie** qui, après la révolution hongroise de 1956, avaient « fréquenté » (principalement en France et en Belgique) les groupes des réfugiés politiques. C'est ainsi qu'ils ont gagné les premiers trotskistes d'Europe de l'Est après la Seconde guerre mondiale. Ainsi fut fondée la Ligue des Révolutionnaires Socialistes de Hongrie dont le dirigeant, Balázs Nagy (Michel Varga), était le leader reconnu par les jeunes trotskistes d'Europe de l'Est. »

Il est pris à partie par ses anciens camarades, dénoncé comme agent tant de la CIA que du KGB (!), physiquement maltraité et contraint pour un temps à vivre caché. « Quelques mois après, (je crois en octobre 1973), tous les militants de l'OCI de la région parisienne reçurent une convocation à une assemblée générale à la Mutualité dont on ne connaissait pas le motif, mais où ils doivent « impérativement être présents ». Je me souviens de la violence du discours de Stéphane Just qui nous déclara d'entrée en substance : « *Varga est un agent du stalinisme, il a bien caché son jeu* », « *si quelqu'un a à dire quelque chose c'est maintenant parce que après, toute discussion sur ce sujet sera interdite car Varga veut détruire notre organisation en la plongeant dans des discussions sans fin* ». Certes ce ne sont pas les mots paroles exactes qui ont été prononcées, mais c'est le sens que j'en ai retenu. Et comme mes camarades de cellule, nous fûmes tellement abasourdis que nous nous sommes tenus cois : comme nous avons une foi entière à nos dirigeants, nous nous sommes tus par discipline, même si nous ne comprenions pas pourquoi. [...] Quatre mois plus tard, l'OCI publiait le document suivant : « *Provocation dans la IV^e Internationale ; L'itinéraire du provocateur Varga* », dont Stéphane Just est l'auteur, déclarait : « *Nous avons affaire à un homme qui, comme les lettres que nous publions dans la brochure le démontrent, se vend littéralement à la CIA et au département d'Etat.* » et de conclure : « *Varga-Nagy agent double, provocateurs stipendié de la CIA, travaillait pour le compte du NKVD.* ». Et au cas où le lecteur n'aurait pas compris, Stéphane Just « enfonce le clou » : « *Balazs Nagy a été un agent stipendié au service de l'impérialisme américain et l'analyse de son activité permet de conclure qu'elle s'est menée depuis le début au compte du K.G.B.* » Vous avez entendu : « Un agent du NKVD stipendié par la CIA », c'est-à-dire payé par la CIA . Quel délire ! Cette mystification incroyable, cette « vérité » digne des procès de Moscou va devenir le credo de la politique des « lambertistes » de l'OCI. » Cf. Raymond Clavier (2020), sur https://blogs.mediapart.fr/edward-tisser/blog/030620/mais-que-peut-trouver-derriere-le-temoignage-de-jacques-kirsner#_ftn5

« *Seuls ceux qui connaissent bien l'histoire du mouvement trotskiste ont compris pourquoi, dès la nomination de Jean-Christophe Cambadélis comme premier secrétaire, David Assouline a préféré remettre sa démission de porte-parole du PS. La haine entre les deux hommes est ancienne. Elle a débuté quand le jeune lycéen Assouline a été violemment exclu de l'organisation quand Cambadélis était res-*

ponsable du secteur jeunes. L'Organisation communiste internationaliste, avec à sa tête Pierre Lambert, accusait à l'époque un militant hongrois Michel Varga, ami de Pierre Broué et acteur de l'insurrection de Budapest en 1956, d'être à la fois « un agent de la CIA et du KGB ». A la suite d'un véritable procès en sorcellerie, tous les « vargistes » – dont Assouline et son frère – furent exclus de l'OCI, et surtout combattus avec une violence particulière. Entre 1976 et 1986, Jean-Christophe Cambadélis et ses amis ont ainsi interdit par la force à David Assouline d'être présent dans les coordinations lycéennes ou étudiantes et même d'adhérer à l'Unef. Le conflit s'est un peu calmé lorsque les deux hommes, passé le mouvement étudiant de 1986, se sont retrouvés dans les rangs du PS. Mais, à l'évidence, ces histoires de familles rappellent que le trotskisme, lui aussi, sait entretenir des mémoires longues et des rancunes tenaces. », in <https://www.nouvelobs.com/magazine/20140424.OBS4957/la-haine-des-ex-trotskistes.html>. Michel Varga fonda par la suite la LIRQI, Ligue internationale de reconstruction de la Quatrième Internationale, puis la LOR, Ligue ouvrière révolutionnaire. Cette organisation regroupait des militants en France, mais aussi en Espagne et au Maroc. Parmi les dirigeants de la LOR, on trouve les frères Assouline, dont David (qui devient sénateur PS en 2004). La LOR fusionne avec la LCR à l'automne 1987. Cf. *PT, LCR et LO – Brève chronologie des trois sœurs du trotskysme français* (2007) – texte extrait du tome 1 de Karim Landais, *Passions militantes et rigueur historienne*, in <http://mondialisme.org/spip.php?article837> ; COSSERON Serge (Collectif), *Dictionnaire de l'extrême gauche*, Larousse 2007 ; TURPIN Pierre, *Les révolutionnaires dans la France social-démocrate (1981-1995)*, L'Harmattan 1997 ; SALLES Jean-Paul, *La Ligue communiste révolutionnaire (1968-1981) : Instrument du Grand Soir ou lieu d'apprentissage ?*, PU Rennes 2005 ; STORA Benjamin, *La dernière génération d'octobre*, Stock 2003 ...

VERMEERSCH Jeannette (1910-2001), épouse de Maurice Thorez, députée et sénatrice de la Seine. Elle est vice-présidente de l'Union des femmes françaises (de 1945 à 1974) et membre du bureau politique du PCF de 1950 à 1968. Dans *L'Humanité* du 2 mai 1956, Maurice Thorez soutient devant Jacques Derogy à propos de l'avortement : « Au lieu de vous inspirer des idéologies de la grande et petite bourgeoisie, vous auriez mieux fait de méditer l'article que Lénine a consacré au néomalthusianisme ... Le chemin de la libération de la femme passe par les réformes sociales, la révolution sociale et non par les cliniques d'avortement. ». Toujours selon

Derogy, cette opposition était destinée à écarter la remise en cause de Staline : « *Tant qu'on discutera règles et fausses couches, on laissera Staline tranquille* », aurait déclaré Jeannette Vermeersch à Dominique Desanti. Cf. Renée Rousseau, *Les Femmes rouges. Chronique des années Vermeersch*, Albin Michel 1983 ...

WITTNER Mária, « une ouvrière d'usine de 19 ans, mère célibataire, avait rejoint le groupe des insurgés du Corvin dès le deuxième jour. Elle n'avait pour ainsi dire pas pris part aux combats : « *J'avais juste un pistolet. Nous avons appris à tirer sur un terrain vague, mais à cause du recul, l'arme m'avait heurté la joue, donc j'ai dit que je laissais tomber avant de me fracasser une dent.* » Elle fut blessée quand le passage Corvin essuya des tirs d'obus, le 4 novembre. « *J'ai été touchée en trois endroits : à la cuisse, à la jambe et dans le dos, à un centimètre de la colonne vertébrale.* » Quand elle sortit de l'hôpital, le 9 novembre, elle retourna au Corvin, mais les insurgés avaient été défaits, et ils étaient tous partis. [...] Elle réussit à atteindre l'Autriche saine et sauve, mais revint au bout de quelques semaines. « *A ce moment-là, le gouvernement Kádár avait diffusé le message que ceux qui avaient pris une part active à la première phase de la révolution – avant la deuxième invasion russe – ne subiraient pas de représailles. J'y ai cru. Je me suis dit que si c'était ainsi, je n'avais rien à craindre, sinon ils auraient été forcés d'enfermer la moitié de Budapest.* » Elle fut de nouveau arrêtée quelques semaines plus tard. En prison, elle rencontra une amie du groupe Corvin, une petite brune, Kati Stickler, 26 ans. Après l'invasion, Kati était partie pour la Suisse, mais elle était rentrée : « *Son fiancé lui avait envoyé un message pour la prévenir qu'on ne lui ferait absolument aucun mal parce que Kádár avait promis l'immunité à tout le monde. Nous avons été assez stupides pour le croire.* » Mária et son amie furent détenues plus d'un an sans procès, avant d'être traduites en justice sur la base d'une photo d'elles portant des armes prise le 30 octobre 1956, alors que quantité de preuves démontraient qu'elles n'avaient pas tiré un seul coup de feu. [...] Les deux jeunes femmes furent condamnées à la pendaison et, quelques jours plus tard, transférées dans la cellule réservée : « *La porte s'ouvrit et on prononça son nom. Nous nous sommes étreintes, et puis deux gardes sont rentrés, l'ont prise par le bras et l'ont sortie de la cellule. Je ne les ai pas quittés du regard, et la porte s'est refermée en claquant. Kati était une petite femme toute menue. Elle est sortie bien droite,*

la tête haute. » Pendant 3 mois, Mária crut que chaque jour était le dernier. Puis on lui annonça qu'il avait été décidé d'être « clément » envers elle, parce qu'elle était mère, et sa sentence fut commuée en emprisonnement à vie. Elle resta en prison 13 ans, et fut presque la dernière victime de ces représailles à être libérée. » (SEBESTYEN 384/ 385 ; et photo page 107 CASOAR) ...

SOURCES :

ANDERSON Andy, *Hongrie 1956 - La Commune De Budapest – Les Conseils Ouvriers*, Spartacus 1986 ;

ATTAR Franck, *Dictionnaire des relations internationales – De 1945 à nos jours*, Seuil 2009 ;

BEKES Csaba, BYRNE Malcolm et RAINER János, *The 1956 Hungarian Revolution – A History in documents*, Budapest/ New York, CEU Press 2 002 ;

BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Histoire du XXe siècle – Le monde entre guerre et paix (1945-1973)*, Tome 2, Hatier 2017 [Cf. notamment les chapitres 5 « L'URSS à la fin de l'ère stalinienne » ; ch. 6 « L'extension du communisme en Europe (1945-1948) » ; ch. 10 « L'environnement international : la guerre froide » ; ch. 11 « Les cultures de l'après-guerre » ; ch. 22 « Le monde socialiste après Staline » ; ch. 23 « L'émergence du tiers-monde » ; ch. 25 « La Chine de Mao Zedong »] ;

BIBO Istvan, *Democracy, Revolution, Self-Determination*, Columbia University Press 1991 ;

BROUE Pierre, *Staline et la Révolution – Le cas espagnol*, Fayard 1993 ;

DELSOL Chantal et NOWICKI Joanna, *La vie de l'esprit en Europe centrale et orientale depuis 1945*, Cerf 2021 ;

DENT Bob, *Budapest 1956 – Locations of Drama*, Europa Konykiado ou Hardback 2006 ;

DERENS Jean-Arnault et SAMARY Catherine, *Les conflits yougoslaves de A à Z*, Editions de l'Atelier 2000 [Cf. par exemple les notices « Autogestion » pages 32/ 37 ; « La crise yougoslave » pages 77/ 84 ; « Privatisations » pages 283/ 290 ; « Tito » pages 369/ 374] ;

DUCANGE Jean-Numa (Collectif), *Histoire globale des socialismes – XIXe-XXIe siècle*, Puf 2021 [Cf. la notice sur Khrouchtchev, pages 913/ 922, et une version sur « 1956 », pages 715/ 721] ;

EÖRSI László, *Corvinisták 1956* (« Les gars de Corvin », fruit de 8 ans de recherche, qui recense les groupes d'insurgés qui combattaient au cœur du soulèvement, dans le 8^e arrondissement de Budapest), Intézet Bp. 2001 ;

GADNEY Reg, *Cry Hungary : Uprising 1956*, Macmillan Pub Co 1986 ;

GATI Charles, *Failed Illusions : Moscow, Washington, Budapest, and the 1956 Hungarian Revolt (Cold War International History Project Series)*, Stanford University Press 2006 ;

GIRAUD Henri-Christian, *Le Printemps en octobre – Une histoire de la révolution hongroise*, Editions du Rocher 2006 ;

GIRAULT René (Collectif), *La Loi des Géants (1941-1964) : Histoire des relations contemporaines (tome III)*, Payot et Rivages 2005 ;

GRANVILLE Johanna Granville, *The First Domino : International Decision Making during the Hungarian Crisis of 1956*, Texas A&M University Press 2004 ; *In the Line of Fire : New Archival Evidence of the Soviet Intervention in Hungary (1956)*, *Carl Beck Paper* 1999 ;

GYARMATI György, *Les causes de l'explosion en Hongrie en 1956 – Articulation des héritages de la longue durée et des traumatismes du moment*, Matériaux pour l'histoire de notre temps 2006/3 (n° 83), pages 29 à 39 : <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2006-3-page-29.htm#no1> ;

JUDSON Pieter, *L'empire des Habsbourg – Une histoire inédite*, Perrin 2021 ;

KALDY Georges, *Hongrie 1956 – Un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée, les bons caractères* 2011 (bonne synthèse, avec de nombreux témoignages et documents, notamment les procès-verbaux du présidium du comité central du PCUS, et surtout les **témoignages des responsables du Conseil central ouvrier de Budapest, celui sur le soulèvement à Pécs ou sur les journées révolutionnaires à la caserne Kilián**) ;

KENDE Pierre, *Le défi hongrois – De Trianon à Bruxelles*, Buchet-Chastel 2004 ; *Budapest, 1956 : la révolution confisquée*, L'Histoire n° 314 (novembre 2006), texte en ligne : <https://www.lhistoire.fr/budapest-1956%C2%A0-la-r%C3%A9volution-confisqu%C3%A9e> ;

LESSING Erich, *Budapest 1956 – La Révolution*, Biro éditeur 2006 ;

MOLNAR Miklós, *De Bela Kun à Janos Kadar – 70 ans de communisme hongrois*, Les Presses de Sciences Po 1987 ; *Victoire d'une défaite – Budapest 1956*, L'Age d'homme 1996 ;

MORRIS William, *The Hungarian Revolt : 23 October – 4 November 1956*, Simon Publications 2001 ;

NAPOLITANO Giorgio, *Dal Pci al socialismo europeo – Un'autobiografia politica (From the Communist Party to European Socialism. A political autobiography)*, Laterza 2005 ;

PINA Christine, *L'Extrême gauche en Europe*, La Documentation française 2005 ;

SAMARY Catherine, *Le marché contre l'autogestion – L'expérience yougoslave*, Publisud/ La Brèche 1988 ;

SEBESTYEN Victor, *Budapest 56 – Les 12 jours qui ébranlèrent l'empire soviétique*, calmann-lévy 2006 ;

SIMON Roland, *Histoire critique de l'ultragauche*, Senonevero/ Les Chemins non tracés 2015 (notamment l'article « **Craquements dans le bloc de l'Est** » pages 273/ 280) ;

TURBET-DELOF Guy, *La révolution hongroise de 1956 – Journal d'un témoin*, Ibolya Virág 1996 ;

VIATTEAU Alexandra, *Staline assassine la Pologne (1939-1947)*, Seuil 1999 ;

Revue *L'Autre Europe* n°2, l'Age d'Homme 1984, qui contient un interview de **Sandor Racz**, racontant sa révolution hongroise (pages 87/ 104) ;

Revue *ESPRIT* n° 375, juin 2011 (pages 44/ 52), *La Hongrie, de l'Empire à l'Europe : Pierre Kende, Istvan Bibo, François Fejtő – Trois historiens en confrontation* ;

Revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps* (n° 83) 2006, Budapest 1956 dans les collections de la BDIC – Sarolta Benezsra et Paul Gradwohl, en ligne :

<https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2006-3-page-12.htm#no41> ;

+ 4 **SITES** : « Fragments d'Histoire de la gauche radicale » = <http://archivesautonomies.org>, avec les sommaires de la revue **Socialisme ou Barbarie** numéro 13 (« 1953 et les luttes ouvrières » ; « Signification de la révoltes de juin 1953 en Allemagne orientale »), numéro 20 (La révolution en Pologne et en Hongrie » ;

« L'insurrection hongroise » ; « Comment ils se sont battus ») et n° 21 (« Récits et textes sur la révolution hongroise » ; « Les conseils ouvriers de la révolution hongroise » ; « La restalinisation de la Hongrie ») ; et de **La Révolution Proletarienne** numéro 71 (« Czar Staline est mort »), n° 104 (« La véritable signification du Congrès de Moscou » ; « Trente ans d'opposition à Staline »), n° 107 (« Poznan : Nouvelle révolte ouvrière derrière le rideau de fer ») et n° 111 (« Pourquoi et comment la Hongrie ouvrière se bat » ; « Le peuple hongrois est debout » ; « Des hongrois racontent » ; « L'enlèvement de Nagy » ; « Propos de fin d'une année lourde » ; « Tito, les Hongrois et Djilas ») ;

celui de Philippe BOURRINET, « Left Wing Communism – An infantil disorder ? » = <http://www.left-dis.nl> (avec le texte : *L'ordre règne à Budapest : Octobre 1956*, 2006 ;

celui du collectif « Lieux communs », qui abrite une partie du livre d'Anderson = <https://collectiflieuxcommuns.fr/?848-hongrie-1956> ;

et celui de « Sciences Po », avec une série de documents en ligne sur le XXe congrès du PCUS, la révolte ouvrière de Poznan et l'insurrection hongroise. Voir aussi les sites Web et la **bibliographie** = <https://www.sciencespo.fr/bibliotheque/fr/rechercher/dossiers-documentaires/1956/bib-ouest.html#italie> ...

DVD « L'Armée rouge » (Arte vidéo) : Balayant près d'un siècle d'une histoire émaillée de défaites militaires, d'exécutions sommaires, de purges et de maltraitance des troupes, Michaël Prazan déconstruit dans un récit épique, nourri d'extraits de lettres et de journaux intimes de hauts gradés et d'anonymes, le mythe savamment entretenu d'une armée auréolée de gloire – Film en 2 parties : 1. La grande guerre patriotique ; **2. La guerre froide** ...

Chers Camarades !, est un film russe (2h), réalisé par KONTCHALOVSKI Andreï (né en 1937). Il relate le massacre de Novotcherkassk (1962) qui est la répression, cachée pendant 30

ans, d'une révolte d'ouvriers d'une usine de locomotives qui fait 26 tués et 87 blessés. Il a remporté le prix spécial du jury à la Mostra de Venise 2020. L'historien Vladimir A. Kozlov note que dans l'ensemble, les révoltes sociales, en URSS, qui suivent la mort de Staline s'apparentaient « *à une démarche archaïque où le peuple, conservateur et loyal, enverrait des "signaux" à un État plus paternaliste que totalitaire, et non à un mouvement révolutionnaire ou démocratique* ». Cf. Nicolas Werth, Le « dimanche rouge » de Novotcherkassk, L'Histoire, n° 358, novembre 2010 ; Eric Aunoble, « Une tragédie rouge », Monde diplomatique novembre 2021 ;

Au Crépuscule, film lituanien réalisé par Šarūnas Bartas (2019 ; 2h06). Nous sommes en Lituanie en 1948, au sortir du Second Conflit impérialiste pendant lequel le pays a beaucoup souffert. Pour autant, il n'a pas retrouvé son indépendance et endure désormais la domination soviétique. Quelques partisans constituent un maquis, aidé par certains paysans. Aux séquences (bouleversantes) des discussions entre père et fils à la lumière de la bougie, répond la froideur des plans en extérieur dominés par les teintes de gris et de vert. Le réalisateur multiplie les gros plans sur les visages pour en soutirer toute la force des émotions ;

L'Aveu, film franco-italien (1970) de Costa-Gavras, adapté du livre éponyme d'Arthur London, un des rares survivants des procès de Prague. Ces procès, dénommés aussi « procès Slánský » — du nom du principal accusé —, ont eu lieu en novembre 1952. Ils ont pour objectif d'éliminer des cadres du Parti communiste tchécoslovaque présentés de façon mensongère comme des opposants au régime socialiste. Onze des quatorze accusés sont juifs et accusés de « complot titiste » !

+ « Les conseils ouvriers étaient très importants, mais ils ont tendance à être oubliés car l'attention se porte principalement sur les aspects armés de la révolution », a déclaré l'écrivain Bob Dent (auteur d'un livre sur la révolution) ».

+ Iván Kovács László (1930-1957) ?